

LES TOMBEAUX  
SONT APPELÉS DES SOLITUDES

– Théâtre –

Arnaud Maisetti

«... alors je me coucherai, en paix, avec ces rois et ces ministres du monde qui se bâtissent des Solitudes, ou avec ces princes qui ont de l'or, de l'argent plein leur caveau, ou bien, comme l'avorton ignoré, je n'existerais pas, comme ces enfants qui n'ont pas vu la lumière ; là, les criminels ont cessé leur tumulte, et là, les épuisés se reposent ; les prisonniers demeurent tranquilles, ils n'entendent pas la voix de l'exacteur ; là sont le petit et le grand, et l'esclave libéré de son maître. »

Job (3 : 17-19)

« As I walked out tonight in the mystic garden  
The wounded flowers were dangling from the vines  
I was passing by yon cool and crystal fountain  
Someone hit me from behind »

Bob Dylan, *Ain't talkin'*

# SOMMAIRE

Ils.....	4
Prologue.....	5
Introït .....	7
Kyrie .....	31
Dies Irae .....	44
Offertorium.....	63
Communio .....	74
Absoute.....	90

## ILS

*L'EXACTEUR. — Il boite. Les cheveux gris, rares. Il parle droit, le regard de biais.*

*LUI. — Pardessus beige, chaussures cirées. Sans accent.*

*ELLE. — Talons. Maquillage coulé.*

*LE VIEILLARD. — Lacets défaits. Visage creusé et mains sèches.*

*LE JEUNE HOMME. — Dépareillé. Le cheveu noir, le teint sombre.*

*LA JEUNE FILLE. — Cheveux longs.*

## PROLOGUE

Jamais je ne suis venu en ce lieu :  
ma respiration change, une étoile  
y éclipse l'éclat du soleil.

F. Kafka.

*Le vent est tombé soudain.*

*Bruits de feuilles qui s'abattent lentement sur le sol.*

*La lumière revient peu à peu, d'abord par nappes successives : nappes primaires, nappes secondaires ; strates fines qui s'ajoutent les unes sur les autres formant cette brume au loin qui progresse, hésite, avance et recule, avance finalement davantage et gagne tout. Brume légère cependant, comme au matin avant le lever du soleil, l'été.*

*Le fleuve plus loin continue de passer.*

*On l'entend ainsi qu'une respiration faible d'un homme qui s'endort, péniblement. Parfois quelques remous, des crachats dans la gorge remués dans les secousses du rêve.*

*Terrain vague : partout le sol est nu, c'est un désert — une terre jadis riche d'arbres et de plantes, d'animaux inconnus ; végétations qui recouvraient tout : jardin qu'on a brûlé pour permettre le passage.*

*Quand tout a été consumé, les flammes ont achevé de se brûler elles-mêmes laissant planer sur cette terre une fumée épaisse pendant plusieurs jours.*

*Puis elle se dissipa pour ne laisser qu'une désolation — mais le temps avait passé : on oublia pourquoi l'on avait voulu traverser par là et le lieu fut laissé, ainsi, en l'état.*

*Terre alors recouverte d'un tapis de cendre transformé en poussière, puis en terre de nouveau: rien n'a repoussé. Un arbre seul au loin, noir et tordu, demeure, dont les feuilles poussent la nuit déjà presque mortes et tombent chaque jour au moindre souffle de vent.*

*Et pourtant, sensation étrange d'entendre et d'éprouver encore le frôlement de toute une forêt dense et vierge dans le vent lorsqu'il souffle.*

*Mais le vent est tombé, soudain, quand la forme d'un homme s'est avancée.*

*C'est une silhouette dans la brume, détachée d'elle, et comme émanante d'elle. Grande ombre de cendre grise, long manteau noir enveloppe un corps sec, qui fume.*

*Il attend. Sans impatience cependant. Marche un peu en frôlant les arbres qui ne sont plus là.*

*L'homme paraît immense.*

*Lorsqu'il parlera, avec douceur, avec gravité, ce sera toujours sans impatience, mais dans l'attente.*

*Et derrière le bruit de fond du fleuve, le frôlement des arbres brûlés.*

# INTROÏT

À partir d'un certain point, il n'est plus de retour. C'est ce point qu'il faut atteindre.

F. Kafka.

L'EXACTEUR. —

Pourquoi avoir peur ?

Faites seulement un pas et avancez, ici.

La peur, d'elle-même, s'effacera au premier pas.

Avancez, un seul pas suffira.

*Temps.*

*Deux ombres là-bas, sur les murs, immobiles.*

Approchez donc.

*Les ombres s'agrandissent, car la lumière bascule peu à peu, mais restent à même place, invisibles là-bas.*

Quand on s'avance ici, les mains vides et l'esprit, vide aussi, on ne voit pas qu'ici suffit pour remplir les mains et l'esprit.

Avance-toi.

Et toi aussi, avance-toi.

*Immobilité des ombres.*

Quand on s'avance ici, il n'y a pas d'autres directions.

Il y a, un pas après l'autre, le pas qui t'approchera de moi — et toi aussi.

Oh, il n'y a pas à avoir peur — la peur n'a rien à voir : elle fait le chemin qui mène des yeux jusqu'à la gorge, et de la gorge jusqu'au ventre pour remonter ensuite dire seule les mots qui n'ont rien à voir avec ici, et maintenant : mots qui tordront pour toujours la réalité simple, nue, qui n'en a pas besoin pour s'établir.

Quand on s'avance ici, le premier mot prononcé par la peur est toujours un mensonge : il faut qu'un second dit dans la colère vienne le corriger pour établir une vérité. Mot que le troisième, lâché dans la reconnaissance, viendra à son tour démentir : de sorte qu'aucune parole ne peut être première, ni vraie.

C'est fatal.

*Tremblé des deux ombres là-bas.*

Laissez passer la peur silencieusement sur vous,  
ignorez la colère,  
et rejoignez moi.

Un pas en silence, c'est ce que je vous demande.

Oui, quand on s'avance ici, le silence qu'on garde comme un berger son troupeau n'est pas celui qui tait, mais celui qui empêche d'aller : d'ailleurs, je vous regarde, et j'entends la moindre de vos pensées, tout

ce bavardage des corps fait un bruit du diable, et le silence devient tout à fait inutile.

Il faudrait taire cela aussi.

Oui — il n'y a pas à avoir peur.

Seulement faire ce premier pas.

Car, immobiles,  
ni ici ni là-bas,  
vous n'entrerez pas et ne sortirez jamais.

ELLE. —

*De là-bas, auprès de lui.*

Que dit-il ?

Je ne comprends rien. Rien du tout. Dis-moi, que dit-il ? Non, vraiment, je ne comprends pas un seul mot.

Où sommes-nous ?

LUI. —

*De là-bas, auprès d'elle : on ne les voit pas encore.*

Tais-toi. Laisse-moi parler, je t'en prie : laisse-moi parler, je m'en occupe.

L'EXACTEUR. —

*Toujours au centre exact du lieu.*

Peu importe où vous êtes, au fond.

La lumière qui vient ici, je la connais : je vous la montrerai.

Mais la nuit qui est là-bas où vous êtes encore, personne ne peut la connaître, ni l'approcher sans s'y confondre. Là-bas, vous n'existez pas.

Si je vous tournais le dos, c'est comme si je soufflais sur vous comme sur une bougie : alors les murs s'effacent et laissent place à cette espèce de nuit qu'on ne voit pas — impossible d'y faire un pas sans s'effacer davantage.

Là-bas où vous vous tenez, vous n'êtes pas vraiment là. C'est parce que je vous parle que vous existez encore. Moi, je vous ai vus parce que la lumière ici mord un peu sur l'endroit, là-bas, où vous êtes.

Mais si je me retourne, j'emporte avec moi la dernière lumière ici, et vous ne verrez pas au bout de vos mains tendues vers les murs invisibles. Vous aurez beau continuer de parler, vos paroles aussi n'existeront pas, puisque personne ne sera là-bas, avec vous, pour les entendre : vous-mêmes n'y serez qu'en apparence, confondus avec la nuit, une autre nuit posée sur la nuit que vous traverserez sans même la voir.

Il n'y a qu'un pas à faire pour reculer la nuit derrière vous, écarter le silence pour toujours, et la peur.

Un seul pas vers moi, dans la lumière qui se fait autour de moi, quand je vous parle.

Un seul pas, à faire.

ELLE. —

*De là-bas.*

Je ne vois rien. Que dit-il ?

Je n'entends rien quand je ne vois rien.

Tu vois quelque chose, toi ? Dis-moi ?

Moi, je ne vois rien du tout.

LUI. —

*De là-bas.*

Mais tais-toi, je t'en prie.

Vas-tu me laisser parler à la fin ?

Je m'en occupe, te dis-je : je m'en occupe.

L'EXACTEUR. —

*Quand il parlera, il leur tournera le dos et fera quelques pas dans la direction opposée, déplaçant lentement le centre de gravité du lieu pour mieux les faire glisser auprès de lui.*

Avancez.

Dans la lumière qui existera autour de vous, vous existerez alors. Qui de la lumière ou de vous aura fait exister l'un ou l'autre ? — peu importe.

Autour, ici aura pris place : vous serez entrés.

Il n'y a pas à avoir à peur : il y a de la lumière, ici, et il y a de l'ombre et du silence, là-bas, où vous êtes. La peur n'a pas sa place. La lumière et la nuit, ici et là-bas, prennent toute la place.

Entre, il y a seulement ce premier pas qui vous attend, que vous avez déjà faits sans vous en rendre compte, puisque je vous vois, et que vous me voyez, que vous m'entendez et que je vous entends.

Mais peu importe qui voit qui, et qui répond à qui, puisque vous êtes déjà là, prêts à entrer, et sortir : et que je vous parle, que vous m'entendez.

Ce pas, ma voix l'a déjà fait pour vous, elle vous a montré l'endroit où le poser : la trace est déjà pour vous déposée, il n'y a plus qu'à ajuster le pied — et avancer.

ELLE. —

*De là-bas.*

Je crois qu'il nous demande d'avancer.

LUI. —

*De là-bas.*

Ne bouge pas.

Moi, je m'occupe de lui répondre. Ce monsieur va nous dire où nous sommes : je vais lui demander.

Ne bouge pas, surtout : je m'en occupe.

Nous serons bientôt partis, une fois que nous saurons où nous sommes, nous saurons où reprendre la route.

L'EXACTEUR. —

Vous êtes arrivés.

*Son ombre à elle s'avance.*

ELLE. —

Mais : où ?

LUI. —

*À Elle.*

Laisse-moi parler à la fin.

*Son ombre à lui s'avance.*

Je vais lui demander, et avec un peu de chance, nous serons à l'heure.

*À l'Exacteur.*

Monsieur, dites-moi, auriez-vous la bonté de nous indiquer le chemin — nous sommes déjà très en retard, voyez-vous : on nous attend, et je ne voudrais pas perdre davantage de temps.

C'est en prenant un raccourci, pourtant sûr, Monsieur, que nous nous sommes retrouvés là ; au premier raccourci, il y avait une déviation, voyez-vous, et en essayant de reprendre le temps perdu dans le premier raccourci, j'ai été forcé d'en prendre un autre, dans lequel je me suis perdu de nouveau — et de raccourcis en raccourcis, impossible de retrouver le chemin, impossible aussi de reprendre la route qui nous a menés ici : voyez-vous ; on aurait pu faire

demi-tour — dans ces cas-là, j'ai l'habitude de faire demi-tour — mais je ne voulais pas perdre de temps, et de toute manière avec la déviation, cela n'aurait rien changé, on se serait retrouvé ici — même si je ne sais pas du tout où l'on se trouve : mais quelle importance, n'est-ce pas ?

Monsieur, nous sommes attendus, et je n'ai pas l'habitude de faire attendre si longtemps, c'est même la première fois — alors vous serez aimable de nous dire où l'on se trouve, ici, et comment reprendre la route, plus loin.

L'EXACTEUR. —

Quelle *route* ?

LUI. —

Voyons — *quelle route*, oui, c'est une bonne question : si je savais la route, seulement, j'y serais sans doute déjà, n'est-ce pas ? — c'est une bonne question.

Enfin, je pense qu'il ne doit pas y avoir tant de routes par ici ; je veux dire, des routes larges, qui conduisent quelque part, une ville, ou quelque chose dans ce genre : vous avez cela par ici, non ?

À la prochaine route, je saurai où me trouver, aux panneaux *toutes directions*, je suivrai la bonne voie, en ligne droite, cette fois.

Ne perdons pas de temps, Monsieur, j'en ai suffisamment perdu, et vous serez bien aimable de me dire la direction, n'est-ce pas ?

L'EXACTEUR. —

Quelle *direction* ?

ELLE. —

Oui, quelle direction ?

LUI. —

Je t'en prie, reste tranquille, n'en rajoute pas, toi.

*À l'Exacteur.*

Monsieur, *quelle direction*, mais celle qui mène à la route, n'importe laquelle.

ELLE. —

Ce serait donc n'importe quelle direction.

Sois plus précis, sois plus précis : et partons d'ici, je ne sais pas où nous sommes.

LUI. —

Vas-tu te taire enfin.

*À l'Exacteur.*

Pas n'importe quelle direction, puisque si on devait par hasard reprendre la route d'où l'on vient, on reviendrait ici, à cause de la déviation.

Non, ce que je cherche, c'est une direction qui nous conduirait, en dehors d'ici, vers la route la plus proche, une route large, qui mène en ligne droite à une ville, une ville de taille moyenne, un échangeur, avec des directions, des panneaux *toutes directions* d'autres routes enfin qui mènent vers une autre ville : voyez-vous ?

L'EXACTEUR. —

Quelle *ville* ?

ELLE. —

Oui — quelle ville ?

On ne comprend pas ce que tu dis, sois plus précis, enfin.

LUI. —

Tais-toi, ne te mêle pas de cela, je te dis : je m'en occupe.

*À l'Exacteur.*

Monsieur, *quelle ville*, mais la ville la plus proche, voyons — une ville avec des rues et des panneaux *toutes directions* à certains carrefours, une ville, disons, de taille moyenne, avec des routes assez larges pour la relier à d'autres villes de taille moyenne, elles-même reliées à des grandes villes, allons — vous vous moquez, je le vois bien.

ELLE

*S'éloignant un peu, regardant autour d'elle, à petits pas, par cercles concentriques de plus en plus grands. —*

Je ne sais même pas où nous sommes.

*Silence — bruit du vent, là-bas.*

*Ses pas dans les feuilles mortes; elle se penche pour en saisir une.*

Qui aurait imaginé qu'un tel endroit pouvait exister ? C'est une chance de vous avoir rencontré, vraiment, Monsieur. Il ne doit pas y avoir beaucoup de passage par ici, n'est-ce pas ?

L'EXACTEUR. —

Détrompez-vous, ici est précisément un endroit de passage.

ELLE. —

De passage, vraiment ?

*Elle s'éloigne, comme on prend possession des lieux.*

*En s'avancant encore, elle va frôler les arbres brûlés.*

Mais qui viendrait ici, il n'y a rien — il n'y a rien, et pourtant, tout est étouffant : sommes-nous chez vous, Monsieur ? — nous n'avons pas vu de panneau qui l'indiquait, il faut nous excuser, oui, nous n'avons rien vu, il faisait si noir ; si nous avions vu *propriété privée*, nous ne serions pas entrés, évidemment : mais nous avons vu un peu de lumière, et nous vous avons vu, dans le noir où nous étions, et nous vous avons entendu, parler, au loin, à quelqu'un, sous cette lumière qui passe juste ici, un trou dans le ciel sans doute, juste ici, et nous vous avons entendu — oui, une chance : il n'y a rien, ici —

et pourtant, comment dire, étouffant, et cette lumière ; mais qui passerait ici ?

*Silence.*

*Elle s'avance encore, tournant autour de l'Exacteur.*

*Il l'accompagne dans son mouvement, ne la quitte pas des yeux.*

*Un temps.*

*Puis, comme à elle-même.*

C'est un endroit comme ici qu'on finit toujours par rejoindre, n'est-ce pas, dans nos rêves, quand on veut les fuir, et on ne retrouve que cela, au-devant, lorsqu'on laisse tout derrière, on ne trouve que des endroits comme ici, dans nos rêves, des endroits qui n'ont pas de nom, ou qui en changent tellement qu'on renonce à leur en trouver un, et puisque personne ne s'y rend, pourquoi leur donner un nom, n'est-ce pas, oui, pourquoi ; qui aurait cru qu'un tel endroit se trouverait proche d'une ville, d'une route, qui aurait cru qu'un tel endroit seulement se trouverait proche d'un autre endroit, et vous habitez ici, vous habitez par ici, vous, sans doute, non je ne pourrais pas habiter ici, moi, ne le prenez pas mal, Monsieur, je ne pourrais pas habiter par ici, des endroits sans nom, qu'on ne rejoint qu'en s'y perdant, et encore, et encore, Monsieur, on ne l'a pas fait exprès, de vous trouver, c'est à cause de la lumière qu'il faisait autour de vous, au loin, quand on s'approchait, et parce que vous parliez, à quelqu'un, on s'est permis, sans imaginer qu'on était chez vous, ou même quelque part, qui aurait cru, Monsieur, que dans ce noir, on finirait par rejoindre un endroit comme ici, et vous, et que le noir finirait par s'arrêter sur un endroit, ici, un trou dans le ciel, où nous vous avons trouvé — une chance.

## *Un temps.*

Je vois mieux, ici, c'est vrai, cela au moins est rassurant, oui, au moins, c'est rassurant, on sait où l'on met les pieds ; cela fait des heures que je ne sais pas où je mets les pieds et pourtant, la lumière qu'il fait ici donne une drôle de forme au sol, à la trace de nos pas qui disparaissent ; c'est étrange — enfin, au moins, ici, je vois : une chance, Monsieur, de vous avoir trouvé ; tout à l'heure, je me disais, tout bas, évidemment, pour ne pas qu'il m'entende, pour m'entendre à peine moi-même de peur d'avoir peur, de peur que les mots que je pourrais m'entendre dire fassent exister autour d'eux tout ce qu'ils décrivaient, je disais alors, si faiblement que personne ne pouvait l'entendre, qu'on pouvait tourner encore toute la nuit sans rien trouver ; c'est idiot, n'est-ce pas, mais dans le noir qu'il faisait, c'est ce que je me disais, oui, et j'ajoutais, encore plus bas s'il était possible, qu'à force de tourner toute la nuit, nous finirions, mais il ne faut pas se moquer, par tourner *plus longtemps encore*, comme si l'on s'était retrouvé dans un endroit où il ferait une nuit permanente ; et la voix en moi qui disait cela continuait, en boucle, comme on tournait là, elle tournait à mesure, du même pas, je ne sais qui de l'impression ou de la voix avaient donné naissance à l'autre, mais la voix et l'impression étaient si forte en moi que le silence ne suffisait pas, oui, et la nuit, surtout, je sais bien finalement que c'est la nuit seule qui avait donné naissance à l'impression, que c'est la voix qui l'a rendu présente à mes yeux, car quand il fait ce genre de nuit, il est difficile de se défaire de l'impression que le temps sera le même pour toujours ; le

jour, la lumière change, mais la nuit, la nuit est la même, n'est-ce pas, une fois que le noir se fait, le noir ne connaît pas de nuance — alors, quand on tourne dans des lieux comme là-bas qui sont les mêmes, des lieux qu'on ne voit pas, oui, quand on tourne, comme tout à l'heure, une heure ainsi, combien de temps a-t-on tourné, ainsi, dans ces lieux, je ne sais pas, oh, une demi-heure suffit, moins même, pour donner l'impression de la nuit permanente, une heure alors est le commencement d'une petite éternité, quand deux heures, la nuit permanente devient définitive, ne vous moquez pas, voyez, je n'osais pas le dire, je disais cela tout bas, même pas à moi-même, j'avais bien trop peur de faire exister plus longtemps encore cette impression qui se faisait en moi, malgré tout ; alors quand on a débouché là-bas, sur cette lumière, et qu'on vous a vu, sous ce trou dans le ciel qui laissait passer la lumière, Monsieur, après avoir marché si longtemps sans voir personne, impression qu'on ne verrait personne, jamais, mais cela, je ne le disais pas, pas même à voix basse, l'impression était là pourtant, d'être seul pour toujours, impression si tenace qu'inutile d'en parler, inutile de parler même, marcher suffisait pour s'enfoncer davantage dans ce silence, et l'impression, avec celle d'être seuls, de s'éloigner, mais de s'éloigner de quoi — on s'approche toujours de quelque chose et de quelqu'un, quand on s'éloigne, n'est-ce pas, c'est ce qu'il me disait, je le croyais, évidemment, comme dans le désert on croit à l'eau, ne vous moquez pas, moi, je ne disais plus rien, je me taisais, la voix seule en moi continuait, je laissais dire, je n'écoutais pas, moi je vous imaginai déjà, et vous êtes là, et la voix s'est tue soudain avec vous, dans la vôtre, et cette lumière, la forme du sol, la couleur de la terre, ici, et nos pas qui

ne laissent pas de trace dans la poussière — une chance, vraiment.

*Un temps.*

Un endroit de passage, dites-vous ?

L'EXACTEUR. —

Oui — de passage : c'est peut-être parce qu'il n'y a pas de route qui mène plus loin, ou parce que, ici, il n'y a pas d'autres directions qu'ici, l'endroit où nous sommes, peut-être.

Ou parce qu'il y a un peu de lumière, que le vent souffle parfois et qu'on y entend, à certains moments, les voix qu'il porte et qui orientent certains voyageurs moins perdus qu'ils ne le croient — comme vous, peut-être.

ELLE. —

*Se tournant vers Lui.*

Que dit-il ? *Pas de directions* ? Comment cela ?

Et quel vent ?

Je n'entends pas de vent, il n'y a rien ici.

LUI. —

*À l'Exacteur.*

Encore une fois, Monsieur, vous vous moquez, je le vois bien. *Pas de directions*, en effet, c'est grotesque.

Et puis, Monsieur, je ne suis pas perdu. Je n'ai pas l'habitude de me perdre. C'est à cause de la déviation — un simple contretemps, rien de plus.

Mais puisque vous refusez de nous aider, Monsieur, je vais chercher ailleurs des conseils, oui, je trouverai bien, ailleurs, quelqu'un, une route, une ville, peu importe — mais en attendant, Monsieur, je ne vous remercie pas, puisque vous refusez d'aider deux voyageurs en retard, et je vais passer mon chemin.

L'EXACTEUR. —

Quel chemin ? Quels conseils ailleurs ? Quel ailleurs, *Monsieur* ?

*Temps.*

Ce que vous dites n'a pas de sens, puisque vous êtes ici, arrivés ici, peu vous importe ailleurs les conseils qu'on vous donnera — pourquoi ne pas écouter ceux qu'on vous donne, ici.

ELLE. —

*À Lui.*

Oui, — écoute-le, tu vois bien que nous sommes perdus : une chance, vraiment, de vous avoir trouvé, ici, Monsieur.

LUI. —

Vous ne donnez pas de conseils, vous ne dites rien — non, il ne dit rien : ni où nous sommes, ni où aller. Viens.

L'EXACTEUR. —

Vous êtes, ici, l'endroit où nous sommes, et aller.

*Temps.*

Et puisque vous êtes, ici, c'est que vous êtes venus jusqu'à moi pour faire exister cet endroit, donner un usage à ce vent en l'arrêtant sur vous, un sens à cette lumière qui se fait sur ceux qui passent ici, et qui vont, ici, payer ce qu'ils doivent.

LUI. —

Monsieur, je ne comprends pas ce que vous dites — vous me demandez de l'argent en échange d'informations ? Vous nous prenez donc pour des touristes ? Vous croyez que je vais vous payer simplement pour vous entendre me dire la direction ?

L'EXACTEUR. —

Non.

Qui vous parle d'*argent* ?

LUI. —

Mais vous.

*Rires forcés.*

Oh, quelle importance ? Je ne comprends décidément rien à ce que vous me dites. Oui, quelle im-

portance — ce bavardage m'ennuie et nous aura fait perdre bien du temps, encore une fois.

*À Elle.*

Viens, ne nous attardons pas ici, tu vois bien que Monsieur ne nous aidera pas ; viens, nous sommes attendus, tu le sais bien, nous allons vraiment être en retard, allons : viens.

Et cesse de parler, tu ennues tout le monde.

Il y a là-bas, quelque chose qui ressemble à une petite route, ce n'est pas très éclairé, mais elle doit inmanquablement conduire à une autre route ; une route mène toujours à une autre route, c'est inmanquable, oui.

Allons.

L'EXACTEUR. —

Le vent va se lever, on dirait — prenez garde qu'il ne disperse les directions.

ELLE. —

Je n'entends pas le vent, je ne sens pas le vent, mais, c'est étrange, il y a des feuilles là-bas qui tombent et sont remuées sur le sol.

LUI. —

De quel vent parles-tu ? Allons-nous-en, ne perdons pas plus de temps. Cette route là-bas doit mener inmanquablement aux autres routes.

ELLE. —

Oui, je me demande d'ailleurs comment tu as pu manquer, la première fois, les autres routes.

Allons-nous-en, oui ; je n'aime pas cet endroit. À cause de cette lumière, j'ai l'impression qu'il fait davantage nuit — et j'étouffe.

Crois-tu qu'on est vraiment perdus ?

LUI. —

Perdus ?

Non, *perdus*, jamais — je n'ai pas l'habitude de me perdre. C'est à cause de la déviation, voilà tout — qui aurait pu la prévoir ?

Il suffit simplement de trouver une route, voyons, et très rapidement, on arrivera quelque part ; enfin : *perdus*, quelle idée ?

L'EXACTEUR. —

On ne se perd pas quand on va nulle part — la meilleure façon de connaître un endroit, c'est de s'y perdre, complètement, de s'y livrer, totalement, d'aller sans direction, d'aller seulement dans le sens du vent, non par hasard vraiment, mais comme porté par la pente naturelle du lieu qui l'a dessiné, alors on ne se perdra pas, on se retrouvera toujours ici sous le pas qui délimitera l'endroit où l'on se trouve, repoussant toujours sous le pas l'endroit possible, les mains enfoncées dans ses poches *vides* — les mains qui, enfin, ne frôlent plus les clés d'une maison quelque part : sans clés dans les poches, on est délivré du souci de se

rendre chez soi, puisqu'on n'a plus de chez soi : délivré définitivement du souci de se rendre quelque part.

Connaissez-vous la liberté de celui qui ne frôle plus dans ses poches les clés quand il va, suivant la pente naturelle du lieu, obéissant seulement au sens du vent, éprouvant au bout de ses doigts l'absence de ses clés pour toujours ?

LUI. —

Oh, Monsieur, je ne suis pas homme à marcher dehors sans mes clés, croyez-le.

ELLE. —

Et de toute manière, on a déposé un double chez la concierge.

C'est plus sûr.

*Temps.*

Non, il n'y a pas de vent ici.

LUI. —

Et, croyez-le, Monsieur, je ne suis pas perdu, quelle idée.

L'EXACTEUR. —

On se perd seulement quand, allant d'un lieu à un autre, le lieu vers lequel on va se dérobe, disparaît soudain — perdu lui-même plus que soi dans l'ordre

normal des choses : confondu avec la nuit où vous allez.

Plus on s'agite pour le faire se dresser de nouveau devant soi, et plus la masse opaque se brouille, comme on plonge ses mains dans de l'eau pleine de vase, il faut attendre longtemps, très longtemps, que l'écume se dissolve dans l'eau, avant que la vase ne se dépose au fond, recouvrant de nouveau l'objet que l'on cherche. Mais qu'on plonge une *seconde* fois la main dans l'eau, et l'eau va se brouiller une seconde fois, plus longuement encore, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'eau, comme la nuit qui vient, paraisse à jamais brouillée, et finalement inaccessible. C'est immanquable, comme vous dites.

Oui, fatal.

LUI. —

Oh, *fatal*, sans doute ; bon, allons-nous-en ; je ne comprends rien à ce que vous dites, mais quelle importance : je ne suis pas perdu, et je m'en vais.

Je ne vous remercie pas, Monsieur. Et ne vous donnerai pas d'argent, non.

À Elle.

Viens.

L'EXACTEUR. —

Prenez garde, Monsieur, aux directions levées et éparpillées par le vent : on s'engage dans ce que l'on croit être une direction, qui n'était qu'un morceau de

nuit tissée comme une *toile*. Qu'on s'agite pour s'en défaire, et la toile se resserre. On lève les yeux sur la toile, sur la direction prise, sur le tissu de nuit qui recouvre tout : mais ce n'est que du vent, du vent qui se lève plus loin pour tout disperser de nouveau.

Prenez garde.

LUI. —

Cela fait trois fois, Monsieur, que vous me mettez en garde : mais trois fois, je ne comprends pas contre quoi, ni pourquoi.

Je n'aime pas ces menaces, Monsieur, ni ce ton.

*Silence.*

ELLE. —

Ni moi ce lieu.

Enfin, d'où vient la lumière ? Et le vent ?

Mais Monsieur veut nous aider, peut-être.

LUI. —

Je ne crois pas.

Je ne donnerai pas d'argent, pas un *centime* tu entends, en échange d'une information. On n'est pas des touristes, et on a notre fierté.

L'EXACTEUR. —

Cela fait trois fois, Monsieur, que vous parlez d'argent — qui vous parle d'argent ?

Vous avez tort.

Moi, je vous ai aidé, trois fois, et plus.

*Silence entre les deux; comme avant de se battre.*

LUI. —

Adieu, Monsieur.

*Il sort.*

ELLE. —

Attends-moi, mais attends-moi.

Quel drôle d'endroit, tout de même.

*Elle frôle de nouveau l'absence des arbres, qu'elle approche davantage.*

*Temps.*

Merci Monsieur, pour votre aide. Et pardonnez-nous encore d'être entrés chez vous, car nous sommes bien chez vous ?

*S'éloigne, puis lentement, lève la tête, tend les bras, paumes vers le ciel—comme un enfant essaie de sentir la pluie qui tombe légèrement.*

Vous avez raison, on dirait que le vent se lève.

*Elle sort.*

*La lumière découpait durant tout le temps de leurs présences, des formes sur le sol, géométriques, irrégulières, qui creusaient à la surface des puits de noirceur que chacun prenait soin d'éviter, intuitivement.*

*Quand Lui s'en va, les formes se sont déplacées et l'ont accompagné pour ne laisser qu'un large cercle de lumière partagée par elle et l'Exacteur, pourtant placés assez loin l'un de l'autre.*

*C'est le cercle de lumière qui, en se concentrant peu à peu vers l'Exacteur fait disparaître son corps à elle, en l'éloignant de lui.*

*Quand la noirceur se fait totale tout autour, ne reste que l'Exacteur qui marche lentement avec son cercle de lumière sous ses pas.*

*Et puis, soudain, contre le mur, qui s'agrandit jusqu'aux cintres, la silhouette de quelqu'un, immensément belle.*

*L'Exacteur s'adressera à cette ombre, tournant le dos visiblement à l'homme qui la projette ainsi, démesurément grande, tracée là sans nuance.*

## KYRIE

En fait, la voie passe par un fil qui n'est pas tendu en hauteur, mais très près du sol, plus là pour faire trébucher que pour être franchi.

F. Kafka.

### L'EXACTEUR. —

Il y a bien des raisons de fuir — mais vous vous tenez ici depuis trop longtemps pour vous en aller *maintenant*. Vous en aller maintenant ne ferait que souligner votre présence ici, longtemps maintenue à bout portant dans l'imminence qui ne sera jamais accomplie : si vous vous en allez, maintenant, vous ne ferez pas autre chose que fuir, et rendre permanente l'imminence pour toujours demeurée dans son état d'imminence, la réalisation morte des choses — mais vous le savez. Et comme une piqûre d'araignée continue de gratter le membre amputé, vous irez, errant dans l'inaccompli, tournant dans votre sommeil, marchant, perdu, sans repos, jamais apaisé, démangé pour toujours par le bras manquant, la jambe. Le pas qu'il aurait fallu lancer devant soi pour réaliser son corps.

Surtout, parmi toutes les raisons de fuir, il y en a *une* qui brûle davantage en vous, oui, et vous empêche précisément de fuir : c'est celle qui ferait de la fuite, une autre manière de venir vers moi. N'est-ce pas ?

*Le Vieux s'avance, lentement, regarde chaque endroit du sol, de l'air, comme cherchant quelque chose peut-être, qui ne s'y trouve plus, ou pas encore.*

Évidemment, vous vous demandez si vous ne fuyez pas davantage en venant jusqu'ici, peut-être pour de mauvaises raisons, peut-être pour simplement trouver le repos dans votre sommeil à venir, apaiser la piqûre, conserver un bras, une jambe, même si pour cela il faut payer le prix de l'immobilité.

LE VIEUX. —

Je ne fuis pas ; d'ailleurs, je ne veux pas fuir.

Voyez.

J'ai fait un long trajet pour venir jusqu'ici, ce n'est pas pour, au dernier moment, reculer parce qu'il y a quelqu'un.

Je suis ici, sans que personne ne me le demande, ni vous ni personne.

Je ne sais pas qui vous êtes, ni ce que vous faites là, et je m'en fiche — laissez-moi en paix, et taisez-vous.

*Silence.*

L'EXACTEUR. —

Vous avez fait, oui, un long trajet pour venir jusqu'ici, je le vois bien, sur votre visage, sur vos vêtements, à la vitesse de votre pas, qui porte en lui tous ceux qui l'ont conduit jusqu'ici.

Mais il en reste encore, je crois, encore beaucoup, oui : je le vois en vous regardant chercher et tourner autour de quelque chose que vous ne trouvez pas.

LE VIEUX. —

On n'adresse pas la parole au premier venu comme ceci, jeune homme. Surtout à quelqu'un de mon âge, de ma condition.

*Silence, il cherche encore.*

*Sans lever la tête, il parle encore.*

Je ne suis pas venu ici pour vous parler. Je ne suis pas venu ici pour parler, tout simplement. Ce que je cherche ne vous regarde pas, ni vous, ni personne. Qui vous dit que je cherche, d'ailleurs, qui vous dit que je suis là pour chercher quelque chose. Je suis là, cela me suffit, j'ai mes raisons, elle me suffisent aussi, je les garde. Faites comme si je n'étais pas là.

L'EXACTEUR. —

Ce que vous cherchez, je peux vous aider à le trouver, peut-être. Je connais bien l'endroit.

LE VIEUX. —

Tant mieux pour vous.

Je le connais assez bien aussi — ne vous en faites pas. Je le connais mieux que vous ne le connaîtrez jamais.

J'ai une histoire avec ce lieu — et si c'est une vieille histoire, c'est mon histoire, je m'en

souviens — vous n'étiez pas là pour me montrer le lieu alors. Le temps passé loin d'ici est aussi du temps passé avec lui, en mémoire. Le temps passé entre ce lieu et son souvenir appartient aussi à ce lieu — alors, ne vous en faites pas pour moi. Et laissez-moi.

L'EXACTEUR. —

Je vois —

LE VIEUX. —

Vous ne voyez rien du tout, évidemment — laissez-moi en paix.

*Long silence, il cherche, péniblement.*

L'EXACTEUR. —

Je vois que vous ne trouvez pas.

*Le Vieux s'interrompt, se retourne vers lui.*

LE VIEUX. —

Cet endroit, j'en ai peut-être parcouru chaque mètre : enfant, plus jeune encore. Et plus tard aussi ; mais tout cela, c'était avant de rejoindre la ville pour travailler. Je n'y suis plus retourné depuis. Enfin, ce n'est pas une raison pour oublier, non — au contraire : si je suis de retour ici, c'est que je me souviens de tout, du chemin pour venir, du lieu où m'arrêter ; le reste viendra seul. Cet endroit, je m'en souviens, le souvenir suffit pour le connaître encore, et mieux que vous : et s'il a bien changé depuis ces an-

nées, il a vécu davantage en moi pour cela, jeune homme.

Laissez-moi encore cette arrogance-ci, je vous prie ; je vous laisse toutes les autres dues justement à votre âge, si vous le souhaitez, je n'en ai plus besoin — je les ai trop usées sur moi. L'arrogance de savoir, de montrer, de parler pour dire : je sais, je montre — cette arrogance de penser que j'ai existé avant vous et que cela me donne des droits, laissez-la moi.

*Un temps.*

N'usez pas, vous, de l'arrogance de se taire comme vous le faites pour me laisser parler, vous laisser croire que je vous parle.

L'EXACTEUR. —

Mais vous m'avez demandé de me taire.

LE VIEUX. —

Il y a plusieurs façons de se taire, il y a plusieurs silences, et celui que vous produisez, là, est l'arrogance même. Il me contraint à vous parler, et je ne le veux pas.

L'EXACTEUR. —

Nous sommes seuls ici : je vous parle, je ne demande qu'à vous aider.

LE VIEUX. —

Nous sommes seuls ici, précisément — la solitude à deux passe mieux quand on la tait, alors on l'ignore,

personne ne s'oblige à parler, et on fait comme si l'on était seul, chacun. Faites-moi ce plaisir : de l'ignorer, de m'ignorer, je vous prie.

Quant à m'aider, je vous dis que je n'ai pas besoin d'aide, que je ne suis pas là pour que l'on m'aide : n'ayez pas cette arrogance-là en plus.

Jeune homme, n'ajoutez pas un mot aux mots inutiles déjà prononcés qui ne feront que souligner votre arrogance, et cette fausse solitude entre nous qui me contraint. Ce lieu est suffisamment grand pour que l'on puisse y être seuls l'un sans l'autre. Oui, — n'en rajoutez pas. N'en rajoutez pas et laissez-moi, aller, seul et tout à ma tâche, silencieuse ; je vous prie : jeune homme.

*Il recommence à chercher, regardant tout.*

L'EXACTEUR. —

Vous l'avez dit vous-même : le lieu a bien changé.

LE VIEUX. —

Et alors ? Un lieu change, un homme change — ne conserve-t-il pas ce qui fait de lui ce lieu précisément, cet homme ? Oh, cela ne tient pas au visage, aux contours, non, pas du tout ; mais à une allure : une manière d'arrêter la lumière, de la retenir ou de la prolonger plus loin. Cela tient à toutes ces imperfections qui le fabriquent, rendent reconnaissables ce visage, ce lieu.

Moi, je l'ai reconnu, dans l'éloignement.

*Temps.*

Je me suis approché, je l'ai reconnu, il y a le fleuve tout près qui continue de passer : me direz-vous que le fleuve a changé, lui aussi ? L'eau qui passe est la même, peu importe que ce soit la même eau ou non. Oui, c'est la même chose pour un visage, un lieu ; la même chose.

Alors, si le lieu a changé, rien de ce qui fait de ce lieu le lieu que j'ai connu n'a changé : on ne change pas de nom l'homme dont le visage change au fil des ans, on ne change pas de nom le fleuve quand toute son eau s'est écoulée dans la mer, et qu'une autre semblable le traverse.

*Long silence — il tourne sur lui-même, les yeux au sol.*

Même si tout avait brûlé, même s'il ne restait plus que de la peau noire, il y aurait encore la couleur des yeux, l'inclinaison du terrain à tel endroit qui dicte la vitesse au courant : cela, cette vitesse, qui est capable de la changer ? Moi, j'ai reconnu la vitesse du fleuve, là-bas, rien qu'à l'entendre. Cela plus que l'eau, plus que la forme des rives, dans l'altération de tout ce qui aurait pu brûler, oui, cela dit le fleuve, le nom du fleuve, la couleur intacte sur son visage des yeux devant lesquels ont passé ses mondes, pour lui seul qui les a vus : pour moi, qui l'ai reconnu, et nommé du nom qu'il avait autrefois, pour moi. Quand on a posé mille fois les yeux à sa surface, on est capable de mesurer cette vitesse et de s'en souvenir — même si tout a brûlé — et de la reconnaître quand elle passe de nouveau — une vitesse irrégulière, saccadée, successive. Jamais semblable, comme l'est la couleur des yeux d'un

homme : jamais la même entre deux hommes, ni la même à la seule surface des yeux, couleur toute composée de variations infimes. Savez-vous que l'œil est seul ce qui ne change pas de taille, de la naissance à la mort : l'œil d'un nourrisson est ainsi toujours trop grand pour le visage, et trop minuscule pour le vieillard — à quel âge s'ajuste-t-il précisément au visage ? Peu importe, l'œil toujours sera le même ; je l'ai reconnu, les mouvements de terrain, les légères bascules de niveau du sol, les centres multiples ; et même si tout a brûlé, qu'il ne reste rien du visage, du lieu, des rives déformées par la vitesse recommencée de l'eau, oui, qu'il ne reste rien que des peaux mortes ; l'œil seul, je l'ai reconnu, et nommé.

L'EXACTEUR. —

Puisque vous reconnaissez si bien ce lieu, comme vous dites, il ne vous reste plus qu'à vous pencher pour ramasser ce que vous cherchez.

LE VIEUX. —

Oui.

*Silence.*

*Il s'éloigne, ne fait même plus mine de chercher.*

*Revient.*

C'est cruel — si j'avais mes yeux de vingt ans, je pourrais voir davantage, mais avec mes yeux de vingt ans, je ne saurai pas quoi chercher, là, évidemment ; avec mes souvenirs de vingt ans, je n'aurais rien à chercher, n'ayant rien perdu encore, rien que je ne dé-

sirerais retrouver, bien trop occupé à d'autres désirs, à fabriquer tous ces souvenirs qu'il faudra perdre ensuite, que je chercherais un soir comme ce soir, les yeux trop fatigués de les avoir fabriqués, et vu perdre ; il faudrait le contraire, sans doute : commencer sa vie avec les yeux d'un vieillard, et avancer dans l'âge, gagner en maîtrise, voir mieux ce qu'il reste à voir : non, folie — peut-être suis-je bien heureux de voir plus difficilement ce qui passe devant moi aujourd'hui : mécanisme de défense, dit-on, et on a raison : une manière de fermer les yeux sur tout cela, devant moi, que je ne comprends pas, qui m'ignore, façon de ne pas regarder ce qui ne me regarde pas ; on n'entend que ce que l'on sait, n'est-ce pas : et même chose pour la vue, sans doute — vous ne me contredirez pas — : mécanisme de défense — ce n'est pas d'avoir trop vu, c'est d'en avoir assez de voir encore, ces choses qui passent, incompréhensibles, qui nous ignorent : ces croyances qui deviennent des légendes, ces rêves que les hommes comme moi ont fabriqué dont il ne reste que des projets laissés en l'état, toute cette histoire qui s'est terminée à force d'en avoir épuisé la pensée, et que des hommes comme vous héritent, héritage de dettes plus que de crédits, dont il faudra plus d'une histoire pour la rembourser : oui, l'œil de l'homme n'est pas fait pour voir si longtemps — l'œil de l'homme n'est pas conçu pour vivre autant que son corps, je crois bien — vous serez d'accord avec moi — ; trente, trente-cinq ans, pas plus ; trente-cinq ans pas beaucoup plus, non : l'œil d'un homme de quarante ans est déjà celui d'un vieillard : s'il a la même taille qu'à la naissance, il ne sert plus à rien déjà ; quand l'œil était neuf, il ne voyait rien parce qu'il ne savait pas

voir, ne reconnaissait rien de ce qu'il voyait pour la première fois, mais c'était alors qu'il était le plus efficace pour voir, le moins usé : à peine a-t-on posé les yeux sur une première chose, un visage, un lieu comme celui-ci, qu'il s'use dans l'instant, et quand il se posera sur lui une seconde fois, il pourra le voir, puisqu'il saura le reconnaître, mais c'est déjà trop tard, trop usé, l'œil, il ne verra de ce lieu, ce visage, qu'une image déjà passée comme une couleur à la lumière, déjà un peu effacée par l'usure de l'œil, pour toujours — c'est cruel : oui, trente, trente-cinq ans, c'est l'âge où les hommes mourraient, jadis — ils avaient bien compris cela, eux, que lorsqu'on n'est plus capable de voir, le corps n'a plus à aller comme s'il voyait encore ; que c'est une faute, une charge inutile d'aller, sans voir vraiment les choses qui passent, ne les reconnaissant qu'à leur vitesse, seulement, et au désir de les voir.

*De plus en plus lentement, avançant penché, cherchant encore, mais sans espoir de trouver vraiment, cherchant comme par habitude.*

Ce qu'on voit, à mon âge, et croyez-moi, j'ai l'âge d'avoir vu toutes sortes de choses, toutes les sortes de choses, oui, ce qu'on voit n'est que la répétition incertaine et bornée des mêmes choses, incertaine, bornée et floue, surtout, oui, floue, et lointaine, un simple écho — juste un écho dans le brouillard et on tend les bras sur le brouillard, jamais sur la voix, ou le type qui la parle, dans ce brouillard. Enfin, vous me comprenez. Il y a des choses qui passent encore cependant, plus féroces et sûres d'elles-mêmes, cela je le vois bien, et qui ne savent pas qu'elles sont, bornées et floues, qui ignorent qu'elles ne font que revenir, et c'est cela qui les rend féroces, et invisibles à mes yeux,

et lointaines ; quand le brouillard se lève, c'est toujours sur un fleuve qui est déjà passé, la brume est partie avec lui, plus loin, vers d'autres choses à effacer, tout à sa tâche de fabriquer des vieillards aux yeux blancs, comme les miens, cherchant simplement, innocemment, non pas à voir de nouveau, mais à voir encore, les choses qu'ils ont vues, qui les faisaient yeux de maintenant, faisaient de ces choses l'instant présent qui passe, et le vieillard, un homme de trente ans à jamais.

*Il avance si difficilement, qu'il va tomber, butant à chaque poussière sur le sol, ou presque.*

Monsieur, je vous prie, qui êtes là, je le sens, auriez-vous la peine d'aider un vieillard, aveugle, centenaire et aveugle, à retrouver son chemin ?

*L'aveugle lève la tête, on voit ses yeux vitreux ; il tend les bras pour avancer maintenant, au hasard. Cherche à agripper le bras de l'Exacteur.*

*Un temps.*

L'EXACTEUR. —

Je suis là.

LE VIEUX. —

*Lentement, il va le rejoindre. Quand il parlera, ce sera la tête légèrement renversée en arrière, vers le ciel. Il avancera à petits pas.*

Je vous entends. Mais j'entends par-dessus votre voix, le bruit du fleuve tout près ; il me semble qu'à chaque pas je vais tomber dans le vide, et me noyer ; ne vous éloignez pas.

J'entends le vent si fort aussi, votre voix en arrière du vent, comme si vous vous teniez derrière une sorte de rideau de vent, comme si vous vous teniez dans un endroit sans vent, loin du fleuve.

J'entends aussi tous les insectes dans le sol, et les feuilles tomber, j'entends les feuilles pousser aux terminaisons de l'arbre là-bas : j'entends cela comme un crissement de sable sous la dent.

Et je suis terrifié, Monsieur.

Ne vous éloignez pas, oh, je vous en prie — j'ai peur, je l'avoue, que si vous vous éloigniez, je reste là dans ces bruits, à jamais, ces bruits si forts qu'ils se mélangent ; ne vous éloignez pas trop, et guidez-moi hors de ces bruits.

*Silence.*

Vous aurez sans doute pitié d'un aveugle qui cherche sa route pour ne pas tomber dans le fleuve.

L'EXACTEUR. —

Je suis là.

*Le plus lentement du monde, avec tendresse, sans secousse, il prend le bras du vieillard, le conduit près de l'arbre, qu'ils contournent, et s'éloignent.*

*Au moment de sortir, il lui lâche le bras, et le vieillard s'assoit au pied de l'arbre.*

*On entend le bruit du fleuve qui se creuse au loin, roule plus fort, progressivement plus fort, comme un roulement de tonnerre jusqu'à déchirer totalement l'espace, un bruit montant jusqu'au point où il peut devenir intolérable, avant le retour d'un calme progressif, calme qui ne fera pas oublier la violence, mais la portera, avec la terreur du Vieux désormais interminable, et la tendresse de celui qui l'aura conduit dans la déchirure du bruit.*

## DIES IRAE

Ferme comme une main tenant une pierre. Mais elle ne la tient ferme que pour la lancer encore plus loin, aussi loin que mène le chemin.

F. Kafka.

L'EXACTEUR. —

Je vous ai vus. N'ayez pas peur.

*Le Jeune Homme et la Jeune Fille s'avancent.*

*D'une main, il lui tient le bras, de l'autre, il porte un minuscule couteau qu'il tend ostensiblement devant lui.*

LE JEUNE HOMME. —

Qui vous dit que j'ai peur ?

LA JEUNE FILLE. —

Qui vous dit qu'il a peur ?

LE JEUNE HOMME. —

*À la jeune fille.*

Toi, tu devrais avoir peur — toi, un mot, un geste, et je te tue.

LA JEUNE FILLE. —

*Elle le regarde.*

Oui.

LE JEUNE HOMME. —

Et toi, vieillard, surtout, tu ne nous as pas vus, ou je te tue.

L'EXACTEUR. —

Mais je vous ai bien vus. Et vous ne me tuez pas.

*Silence.*

*Le jeune homme lâche le bras de la jeune fille, s'approche.*

Je vous regarde encore, pourtant, vous ne me tuez pas.

LE JEUNE HOMME. —

Tu ne comprends pas. On me cherche ; on nous cherche — je me suis enfui. Tu ne diras rien.

L'EXACTEUR. —

Non-sens.

LE JEUNE HOMME. —

Tu ne me connais pas — d'un geste, je te tue. Alors, tu ne diras rien. N'est-ce pas ? Réponds.

L'EXACTEUR. —

Non-sens ! Comment me tuer si je parle, puisque si je parle, c'est que tu ne m'auras pas tué, que j'aurais parlé après ton départ, et que tu ne seras plus là pour cela, me tuer ni me parler.

*Silence. Arrêt du jeune homme.*

LE JEUNE HOMME. —

Juste. Alors tu ne me laisses pas le choix. Je vais devoir te tuer maintenant.

*Silence.*

L'EXACTEUR. —

N'aie pas peur.

LE JEUNE HOMME. —

*Hurlant soudain.*

C'est à toi d'avoir peur. Tu ne comprends pas ? Je me suis enfui. J'ai quitté ma chambre en pleine nuit, j'ai défoncé les portes, j'ai ramassé un couteau, j'ai sauté par dessus les murs de l'asile, et j'ai pris cette fille, en passant, au hasard, la première que j'ai vue, et je me suis enfui, maintenant on me cherche, il y a de l'agitation partout dans la ville, les flics et les pompiers, et l'armée sont dans la rue, ils cherchent celui qui, de nuit, a réveillé tous ceux qui dormaient en défonçant les portes et en volant leur fille, et ils ne se rendormiront pas tant qu'ils ne m'aurent pas trouvé, il y a partout des battues, on entend les chiens dressés pour me trouver, on entend les bruits des bottes en cadence, les sirènes, on lève partout des barrages parce qu'ils ne laisseront pas leur fille dans les mains d'un homme comme moi, alors ils ne dorment plus, ils ne dormiront plus tant qu'un homme comme moi courra par les rues, et moi je courrai par les rues, pour cette raison seule qu'ils ne laissent pas un homme comme moi dehors, courir, et je crache sur leur insomnie, et je dé-

fonce leurs portes, je saute au-dessus de leurs murs pour la seule raison des murs, des portes et du sommeil, et parce que je le veux, et parce que je le peux, n'auras-tu pas peur enfin ?

LA JEUNE FILLE. —

*Elle le regarde.*

Oui.

L'EXACTEUR. —

Et où irez-vous ainsi, traqués, et sans argent, et sans but ? Où iras-tu, dis-moi ?

LE JEUNE HOMME. —

Qu'est-ce que cela pourrait bien te faire, où j'irai ? N'importe où, le plus loin possible, qu'ils ne me trouvent pas. Un endroit où ils n'auront pas idée de me trouver.

*Silence.*

Mais tu ne m'auras pas ainsi. Je suis plus malin que tu ne crois. Tu penses m'avoir avec tes ruses ; tu penses que je vais te dire où je vais pour mieux le dire aux flics et à l'armée, n'est-ce pas ? Tu crois que je ne te vois pas venir, avec tes ruses ?

L'EXACTEUR. —

Non. Je m'inquiète de savoir où tu vas, parce que lorsque tu seras suffisamment éloigné, qu'on cessera peu à peu de te chercher, on oubliera peu à peu que tu

es parti, et je me demande dès lors ce que tu fuiras, n'ayant plus de raison de fuir.

LE JEUNE HOMME. —

C'est ridicule. Ils ne cesseront pas de me chercher. Vois : j'ai pris cette fille en otage.

LA JEUNE FILLE. —

Oui. Il m'a prise en otage, pourquoi cesserait-il de me chercher.

L'EXACTEUR. —

Qui recherchent-ils au juste, toi, ou elle ?

LE JEUNE HOMME. —

C'est tout un. Mais la fille n'est qu'un prétexte à enfermer les gens comme moi.

L'EXACTEUR. —

Tu as pris la fille pourtant

LA JEUNE FILLE. —

Oui, il m'a prise, que voulez-vous dire ? Il m'a prise justement parce que c'était inutile, parce qu'il le pouvait, et parce que je me suis trouvée devant lui, et qu'il n'avait pas de raison de m'épargner. C'est ainsi. Maintenant, il m'emmène, et je ne peux rien faire d'autre que de le suivre.

LE JEUNE HOMME. —

Si tu essaies de t'échapper, je te tue.

LA JEUNE FILLE. —

*Elle le regarde.*

Oui.

LE JEUNE HOMME. —

Et toi si tu parles, je te tue.

L'EXACTEUR. —

Partez, si vous le voulez, je ne vous retiens pas ; je me demande d'ailleurs, pourquoi vous demeurez ici, puisque vous voulez partir.

LE JEUNE HOMME. —

Tu ne me crois pas sérieux, n'est-ce pas ? On ne peut pas être plus sérieux que moi, non. Si je reste ici, c'est pour m'assurer que tu ne parleras pas. Voilà tout. Et parce que la noirceur du lieu ici nous cache davantage, j'ai l'impression. Il y a un peu de brume qui se lève, du fleuve, et en trouvant un passage à travers le courant, on dissipera les traces, on égarera les chiens.

LA JEUNE FILLE. —

Oui, les chiens. Allons-y.

LE JEUNE HOMME. —

Non, on attend. Je n'en ai pas fini avec lui.

L'EXACTEUR. —

Pourquoi être parti cette nuit ?

LE JEUNE HOMME. —

Ne me provoque pas. J'aurais pu, évidemment, partir quand je le voulais, sauter par dessus les murs, et m'enfuir en plein jour, mais c'est parce que je le pouvais, précisément, que je ne le faisais pas, montrant ainsi qu'à chaque moment, selon mon désir, je pouvais fuir à tous moments.

L'EXACTEUR. —

Et toi ? Toi, tu es prise et tu ne dis rien ?

LA JEUNE FILLE. —

Que dire ?

L'EXACTEUR. —

Que tu refuses. Que tu n'avanceras plus. Que tu crierais plutôt que d'être emportée ainsi, loin de ta vie. Que tes parents sont là qui te cherchent quelque part. Qu'ils remuent chacun tellement de terre et de ciel qu'ils éclaboussent jusque-là ta chemise de nuit. Que ce seul indice suffira pour qu'on te retrouve. Qu'il est donc inutile et dangereux pour lui de t'emmener, que tu es davantage un poids et une menace pour lui qu'un atout. Qu'enfin tu refuses, et que tu n'as pas peur de ces menaces. Qu'il n'est qu'un enfant, qu'il n'est rien. Que tu rentres chez toi maintenant que tu es arrivée jusque là, dans ces endroits que tu ne connais pas : et que tu ne devais pas voir.

LA JEUNE FILLE. —

Non. Je ne dirai rien.

LE JEUNE HOMME. —

Elle ne dira rien.

LA JEUNE FILLE. —

Oui, allons-y, maintenant.

L'EXACTEUR. —

Vous n'irez nulle part ainsi.

LE JEUNE HOMME. —

Nulle part ?

*Silence.*

*Le jeune Homme marche un peu et s'avance du côté du fleuve.*

L'EXACTEUR. —

Vous marchez, faites du bruit, vos visages sont partout, il fait nuit, vous êtes fatigués, vous n'avez rien mangé, rien bu depuis des heures, la brume se lève, devant vous il y a le fleuve, derrière vous tous ceux qui vous cherchent : qu'espérez-vous ? Vous ne ferez plus désormais un pas sans vous perdre. Rentrez, vous gagnerez du temps. Nous gagnerons tous du temps. Oui, la jeune fille va dormir ce soir chez elle, son lit est prêt, sa chambre rangée, et toi, on aura eu si peur pour elle qu'on ne te regardera pas ; c'est ainsi, pourquoi continuer ? Vous n'irez nulle part, demain, vous vous réveillerez là où ce matin vous vous êtes réveillés.

LE JEUNE HOMME. —

Demain ?

LA JEUNE FILLE. —

Non.

L'EXACTEUR. —

Non ?

LA JEUNE FILLE. —

Non. Demain, nous ne savons pas où nous serons, il m'a prise et m'a emportée et je ne retournerai plus jamais chez moi, je ne dormirai plus jamais parce que jamais je ne retrouverai le sommeil ni le chemin pour rentrer chez moi. Il m'a vue, il m'a prise ; je suis perdue, c'est ainsi. D'ailleurs, je ne suis perdu que des autres : si le chemin était là, c'était aussi pour le prendre. Maintenant, mes parents ne voudraient plus de moi, mon lit est déjà transformé en berceau, on a vidé mes armoires, je le sais, une jeune fille sait cela ; si je revenais, on me regarderait avec pitié et mépris, on ne me laisserait pas entrer dans ma chambre de nouveau, dormir de nouveau sous ce toit, et dans cette ville sans me dévisager, m'arracher peu à peu mon visage de jeune fille, parce qu'on n'accepte pas que les jeunes filles croisent par hasard les routes d'hommes qui le soir marchent dans la rue pour trouver des jeunes filles perdues dans la joie du soir et les emporter.

L'EXACTEUR. —

Dans la joie du soir.

*Silence.*

D'où viens-tu pour dire cela ?

LA JEUNE FILLE. —

D'où je viens ? Mais je viens de là-bas.

*D'un geste simple, magnifique, elle montre l'endroit par où elle est entrée, tout à l'heure.*

Je me souviens de chacun de mes anniversaires. Je me souviens du temps qu'il faisait sur chacun d'eux, et cependant, je ne crois pas que ce soit des souvenirs. Pour qu'il y ait des souvenirs, il faudrait que le temps nous sépare d'eux, n'est-ce pas. Je ne sais pas. Je ne veux pas le savoir. Le jour m'a amené jusqu'au soir, chaque jour, et jusque dans cette rue où il m'a trouvée, alors je ne vois pas d'autres raisons que le chemin, et le jour, et le soir. Il n'y en a pas d'autres. Quand on me voit, on me demande de quel pays je viens. Ce doit être les cheveux. Je ne viens d'aucun pays. Mes parents en ont plusieurs chacun, qu'ils ont oublié : voilà d'où je viens. Moi, quand je l'ai croisé, qu'il m'a vue, et menacée, je l'ai suivi parce qu'il n'aurait pas pu, seul, faire un pas de plus ; et on ne laisse pas sur le chemin le garçon qui passe et vous menace de vous emporter sous peine de rester immobile pour toujours. D'où je viens, les cheveux poussent de cette façon, impossible à coiffer, avec cette noirceur impossible à blanchir : un jour, ma mère s'est coupée les cheveux devant moi, enfant, et j'ai pleuré tout le reste de la journée sans rien comprendre — voilà d'où je viens. Ma mère est venue vers moi le soir, le visage incompréhensible, elle m'a souri, je ne l'ai pas reconnue, elle si vieille. J'ai dormi. Le lendemain les cheveux

n'avaient pas repoussé, il y en avait encore sur le sol.  
Voilà : d'où je viens.

*Elle s'approche de l'Exacteur très près, si près qu'il doit reculer, un peu. Elle, simplement, dans sa violence, évidente, dit les phrases.*

D'où je viens, la joie du soir : il n'y a pas d'autres mots que le soir, et sa joie ce soir-là du garçon trouvé dans sa peur ; d'habitude, la rue noire est étalée devant moi pour que j'y croise s'ils l'osent les visages des hommes et le désir qui traverse leurs yeux et les voile, dans le bruit du métro qui défile sur moi, les reflets des monuments d'un pays continuellement étranger, ces pyramides au milieu des immeubles, et les immeubles partout, qui me suivent du regard : les lampadaires gonflés de tout ce désir sur moi qui passe : est-ce suffisant pour venir de quelque part ? D'où je viens, il y a un pont, on le franchit toujours pour aller au même endroit. Ma maison est de l'autre côté du pont. Mon père l'a acheté pour cela, alors que je venais de naître : je m'en souviens aussi. De l'autre côté du pont, il n'y a que notre maison. Les trains la longent pour rejoindre la ville. Moi, je n'ai toujours connu que cette route pour aller : un pont qui enjambe depuis toujours la rivière qui entoure la ville. Voilà d'où je viens, chaque matin, le pont, et chaque soir. La mesure battue de chaque jour à mesure de chaque train : le franchissement du pont, d'une origine à l'autre. Chaque matin, chaque soir. La nuit, je dors tellement longtemps, et je me souviens de tout. Les rêves que je fais m'endorment en me racontant leurs histoires : les désirs des garçons et les villes qui passent, les guerres — il y en a toujours une —, la forme d'autres ponts qui enjambent d'autres villes

que je connais par cœur désormais que je sais les rêver : je peux dater chacun de mes rêves. Le premier train qui passe me jette dans le jour. Voilà d'où je viens. Il y a toujours dans ces rêves mon corps qui avance, et les chemins qu'il prend ne sont pas différents. Alors quand je l'ai vu, avancé vers moi, dans la rue ce soir-là, le regard tout différent du désir des autres, j'ai reconnu le chemin, mais non pas le regard : je l'ai suivi pour le regard et lui pour le chemin. Et parce qu'il n'aurait pas pu avancer sans que je lui dise oui, allons-y, oui.

L'EXACTEUR. —

Mais où aller désormais ?

LA JEUNE FILLE. —

Là, évidemment.

*Elle lui tourne alors le dos et parlera les yeux posés là, à l'opposée d'où elle vient.*

Évidemment, je ne sais rien. Mais le chemin est posé là pour nous emporter.

*Silence. Comme à elle-même.*

Ce matin, j'ai rêvé que le jour ne tombait pas. Le soir venait, mais le soleil était encore haut. Les gens s'arrêtaient, sortaient de leurs bureaux, et levaient la tête pour voir. Certains se jetaient du haut des immeubles, sans rien comprendre. Il continuait de faire jour longtemps après l'heure prévue. Les boutiques étaient fermées comme à minuit, mais c'était encore midi. Ce qu'on entendait surtout, au milieu du silence

des hommes dans les rues, le visage dressé au ciel, c'était les hurlements des animaux qui tournaient et tournaient dans les cages : eux seuls avaient compris quelque chose. Moi, je passais. Le jour ne tombait pas. Une chance qu'un jour comme celui-ci arrive quand il fait beau temps, je me disais. La joie que je ressentais était si belle, au milieu de toute cette douleur des cris et des silences. Je ne m'en cachais pas. Le jour ne tomberait jamais. Moi, j'avais compris, je ne le disais à personne. Puis, je me retrouvais dans un bateau avec une grande voile, et j'avais pour moi le secret de cette joie, de la beauté des rues entières livrées pour toujours à l'absence de nuit, et le bateau passait sous les ponts, évitaient les corps de ceux qui s'étaient jetés du haut des immeubles et de partout pour se noyer dans le fleuve. Alors, la ville lointaine ne dormirait plus, et la beauté de ce jour ne finirait pas. C'est ce que je me disais tout le temps de la beauté du jour, dont je gardais le secret et la douleur.

### *À l'Exacteur.*

Moi, je ne nierai pas que je marchais sur ce chemin quand il m'a trouvée ; personne ne me cherche plus parce que personne ne sait où chercher d'abord, et parce qu'ils savent que perdue une fois une jeune fille ne se retrouve plus, perdue pour toujours, alors on n'aura jamais fini de se perdre, perdue pour perdue, c'est toujours plus loin qu'on est forcé d'aller : d'ailleurs, je ne suis pas perdue, il y a là-bas des endroits où se perdre davantage, se perdre tellement que ce que l'on retrouve n'est que le prolongement du chemin, et ce qu'on trouve là-bas, oh.

## *Au Jeune Homme.*

Oui, là-bas, on ne comprend rien aux langues que les gens parlent, alors on se met à inventer les mots et on commence *vraiment* à parler et s'entendre avec eux ; les villes n'ont pas de centre, les rues n'ont pas de fins, et nous n'habitons aucune d'elle puisque nous sommes partis, que nous habitons le chemin ; il y a des routes qui partent de chacune de ces villes qui n'arrivent jamais, parce que le monde n'est pas seulement rond, mais haut, et large, et profond, et qu'il faut rentrer de tout son corps pour en sortir et se *retrouver* autre part : au-devant de nous, une ville que l'on reconnaîtra sera suffisamment belle pour qu'on s'y arrête et qu'on la trouve belle, et qu'on l'habite, parce qu'on l'aura choisie et qu'elle sera elle-même le chemin, immobile et accompli, du chemin ; voilà pour demain. Allons-y, maintenant.

## LE JEUNE HOMME. —

Mais la brume s'est levée, comment faire pour traverser.

## LA JEUNE FILLE. —

La brume s'est levée, oui — c'est fini, ils ne nous verront plus. La brume est déjà sur nous qui nous cache, et c'est trop tard pour eux, pour toujours. La brume est sur nous, et sur tout ce qui nous sépare d'eux, haute sur des kilomètres ; et même s'il ne reste qu'un mètre entre nous et eux, la brume qui se tient au milieu est trop infranchissable pour qu'ils nous rejoignent jamais.

*Silence. Elle s'avance du côté du fleuve, dépasse le Jeune Homme et s'approche davantage de la rive qu'elle ne quitte pas des yeux.*

Pour traverser, il suffit simplement de jeter des cailloux dans le fleuve, et au bruit qu'il fait dans l'eau, rien qu'au bruit, on mesure la profondeur ; c'est un jeu d'enfants, viens maintenant. Rien qu'au bruit, je peux te dire si on peut passer ou si c'est encore un peu haut ; et puisque tu es plus grand que moi, bien plus grand, rien qu'au bruit, je te dirai si toi tu peux passer, mais pas moi, alors tu me porteras tranquillement sur l'autre rive, je ne pèse rien ; je ne pèserai rien, tu verras, tu me porteras ainsi juste à la surface de l'eau, alors je pèserai moins encore, ou sur ton dos, ou sur ton ventre, et ainsi nous pourrons marcher des kilomètres sans jamais nous fatiguer, moi, je jetterai des cailloux devant nous pour avancer, tandis que tu me porteras sur tous ces kilomètres, et je te dirai, rien qu'au bruit, tu peux avancer, ou tu ne peux pas avancer, et je jetterai les cailloux à droite ou à gauche pour te dire les directions, je mettrai les mains sur tes yeux pour que tu ne triches pas, et je te dirai où aller, et bien vite, on sera sur l'autre rive ; allons-y, maintenant.

L'EXACTEUR. —

Le fleuve n'a pas de gué ici.

LA JEUNE FILLE. —

Tous les fleuves en ont.

*Elle prend la main du jeune homme, et avance, il demeure à même place depuis tout à l'heure.*

*Comme il reste immobile, et qu'elle s'avance, ils se lâchent la main.*

*Silence.*

*Il recule un peu.*

LE JEUNE HOMME. —

L'eau paraît si froide.

LA JEUNE FILLE. —

L'eau est froide parce qu'il fait nuit à cause de la brume. Dans l'eau, on s'y sentira bien, puisque la brume sera derrière nous, et la nuit. L'eau nous réchauffera, oui.

*Silence.*

LE JEUNE HOMME. —

J'ai si faim.

LA JEUNE FILLE. —

Bien sûr, moi aussi — et soif, tellement. Mais c'est parce qu'on a marché longtemps, et que nous ne sommes pas arrivés, c'est tout. Dans l'eau, la soif s'apaisera évidemment, et la faim diminuera au fur et à mesure qu'on avancera et qu'on arrivera quelque part ; demain nous aurons faim de nouveau, puisque nous continuerons d'aller, et chaque jour recommencera et le chemin et la faim, c'est le miracle. Viens, maintenant.

*Silence.*

LE JEUNE HOMME. —

Je ne sais pas nager.

LA JEUNE FILLE. —

Moi non plus, et peu importe — en quoi nager serait utile puisque là où nous allons, il ne suffit que de marcher ? J'ai déjà les poches pleines de cailloux. Pourquoi apprendre à nager quand on a des cailloux pour marcher au fond de l'eau, la tête au-dessus de la surface ? Allons-y.

*Silence.*

LE JEUNE HOMME. —

Ils me tueront quand ils nous retrouveront.

*Il lâche le couteau.*

LA JEUNE FILLE. —

*Dure soudain; féroce, mais simplement.*

Non. Ils ne nous retrouveront jamais.

LE JEUNE HOMME. —

Je veux dormir, tellement.

LA JEUNE FILLE. —

Oui, je le sais — mais souviens-toi de ce que je te disais.

LE JEUNE HOMME. —

Je m'en souviens.

*Elle ramasse le couteau et le lui pose dans la main.*

LA JEUNE FILLE. —

Il y a là-bas des villes pleines de sommeil où il ne faudra que dormir pour avancer le jour et la nuit. Maintenant, il faut partir.

LE JEUNE HOMME. —

Oui.

*Silence.*

Mais comment ? Et par où ?

L'EXACTEUR. —

Par ici.

*Il avance lentement vers eux, les dépasse, ouvre un rideau dans le fond, et ils sortent.*

*Lui reste seul au milieu de ce vide tandis que la lumière bascule avec le vent soudain—et le bruit du fleuve.*

*Et puis, lentement, sans qu'on les entende d'abord, dans l'éloignement vague et confus du fleuve (cependant, lorsqu'on les entendra, l'impression qu'elles habitent le lieu depuis longtemps est indéniable, comme un bruit de fond installé ici depuis le début, avant peut-être) : les voix.*

*On ne les reconnaît pas.*

*Elles se lèvent dans cette chorégraphie sonore sans ordre et sans logique de laquelle se dégage cependant une harmonie souterraine, secrète.*

*Ce sont des voix si lointaines qu'il faut un peu de temps pour comprendre qu'il s'agit en fait de cris.*

*Entre la plainte et la douleur, ou la peur, mais la peur résignée, les cris étouffés s'élèvent et retombent comme des feuilles mortes.*

*Des cris, seuls, isolés, qui n'appellent même pas, sans émotion, des cris seulement lâchés comme pour rien dans la solitude quand on sait qu'un cri ne changera rien, et qu'on crie tout de même : qu'on crie peut-être pour cela aussi.*

*Impossible de savoir à qui sont ces cris, ni d'où ils viennent. Des cris d'adultes perdus, d'enfants perdus, peut-être d'animaux perdus.*

*Tout le temps des cris, l'Exacteur marche et investit l'espace. Lentement, il n'a pas besoin de faire d'efforts — mais dans une grande violence, diffuse, invisible. C'est une place forte qu'il va prendre, conquiert patiemment.*

*Derrière, les cris.*

*Parfois, certains sont plus hauts que d'autres. Cela forme un chant, emmêlé, puisant à la douleur même et à sa certitude.*

*Les cris durent le temps nécessaire pour qu'on comprenne qu'il s'agisse de cris ; le temps que les déplacements de l'Exacteur les fassent entendre ainsi, dans l'absence de geste, l'occupation du temps. Cela ne dure pas si longtemps.*

*Alors ils faiblissent et s'éteignent tout à fait.*

*Le fleuve seul, en arrière, passe encore.*

## OFFERTORIUM

Le bonheur, c'est de comprendre  
que la place que tu occupes ne  
peut être plus grande que ce que  
peuvent recouvrir tes deux pieds.

F. Kafka.

### L'EXACTEUR. —

*Il parlera sans émotion ; à distance : les mots viendraient à lui, et lui, simplement, rejoindrait cela qui est prononcé sans effort ni affectation — il parlera peut-être avec cette voix détimbrée qui transperce, celle que possèdent ces hommes qui n'ont pas à justifier leur mort à venir et ainsi nous frappent et nous consolent dans la même phrase. Ou bien il parlera pour venger sa vie passée qui restera impunie, il le sait bien, mieux que personne.*

*En tout cas, il s'avance, il a investi tout l'espace désormais rendu en son seul pouvoir.*

*La lumière est sur son visage et sur ses pas.*

Tu t'es réveillé dans le noir, cela ne change rien.

Le noir des yeux fermés est venu se fondre dans le noir de la chambre étalé devant tes yeux ouverts. En face de toi, rien que le mur noir coulissant d'hier soir sur la noirceur de ce jour sur le point de se lever ; l'opacité invisible de la nuit encore.

De l'autre côté de la fenêtre, le bruissement continu du dehors, de ce matin-là qui va commencer.

Quelque chose commence, oui, mais qui ne vient pas.

En toi ce qui s'interrompt ne reviendra jamais.

Tu t'es levé, et pour cela tu as repoussé le corps allongé à côté de toi, encore endormi dans l'insignifiance des choses, la croyance qu'elles sont encore là dehors pour qu'on y prenne part, qu'elles seront là pour toujours, pour vous deux qui les recevrez.

Mais toi, tu sais désormais que tout s'est interrompu, pour toujours et pour toi seul.

Cela se dresse en toi comme cette lumière, là, comme le désir de cette lumière-là qui vient, au-dedans de la nuit obscure.

Parce que tu as reconnu au réveil que tout avait changé, tu as repoussé le corps, tu t'es dégagé des draps, et tu t'es levé plus fatigué qu'hier soir au coucher.

Et même, tu as fait quelques pas pour t'approcher de la fenêtre de la chambre, écarter d'une main les rideaux et laisser entrer cette lumière étrange avant la lumière, dans l'aube noire de ce matin-là, précisément, des choses basculées.

Il y avait pourtant une vie possible.

Oui — il y avait pourtant une vie, possible, là.

Tu l'as regardée, elle aussi. Tu l'as vue derrière toi, allongée dans l'insignifiance des rêves qu'on oublie juste après le réveil, au premier pas posé sur le sol net de la pièce, tu t'es retournée et tu l'as vue, allongée dans le sommeil, la continuité recommencée des songes. Tu l'as bien vue, sur son visage, la possibilité de cette vie, qui s'est arrêtée en toi.

La possibilité inacceptable de cette vie désormais qu'en toi le basculement s'est opéré.

Il aurait été si simple de ne rien voir ; de retourner te coucher ; au réveil, il serait peut-être midi, qui sait. Mais non, te coucher est devenu impossible — midi ne viendra pas. Il sera toujours dans cette vie, cette aube noire où point le jour fauché en ta douleur.

Et pourtant — évidemment, tu n'as pas compris. La vie s'était construite sans heurts autour de cette possibilité. Tu l'avais accepté. Tu ne te souvenais pas avoir choisi la vie, elle t'était apparue toujours telle qu'en elle-même, et la nuit n'était que la suspension d'un même long jour que fabriquait cette vie, en toi, possible.

Tu ne t'en souvenais pas, mais tu le supposais : il y avait bien eu un jour où il avait fallu s'engager en elle — tu imagines ce jour. Sans doute, tu t'étais avancé. Sans doute ce jour-là, tu avais tendu la main comme pour la prendre. Sans doute, tu l'avais prise. Cette vie qui paraissait possible. Mais c'est toi qu'elle avait emporté, et avec toi, le souvenir de ce jour.

Alors, quand ce matin, tu y as pensé, ce que tu as pris pour ta vie n'est plus que le récit qui l'avait, peu à peu, remplacé pour la rendre possible.

Maintenant tu as compris cela, et cela t'a défiguré, comme du verre lentement effleuré sur ton visage. Maintenant tu as compris cela comme l'incendie passé sur le corps tordu. Tu n'as rien dit. Tu as regardé lentement tes mains. Tu n'as pas pleuré. Tu n'as pas reconnu tes mains. Tu es venu les poser sur ton visage pour en faire le tour et ton visage lentement s'est dérobé.

Maintenant tu as compris cela : tu l'as vu dans le trou du lit formé par ton corps absent, tu as vu l'absence de ton corps comme les formes d'un Dieu dans les nuages. Une fois qu'on reconnaît, dans les nuages, la forme d'un Dieu, impossible de retrouver jamais le nuage, et soudain c'est le ciel qui se vide tout à fait autour de la forme du Dieu dont tu ne sais pas le nom ni aucune prière.

Tu as compris que dans le basculement, le monde disposé autour de toi s'ajustait à autre chose, qu'il te faudra d'autres mots, comme il te faudra d'autres corps pour pouvoir les approcher. Tu as regardé le lit où elle est allongée blottie contre le vide de toi, tu n'as plus vu qu'un linceul vide dans le lit ; tu n'as plus rien vu qu'une vie possible et inacceptable.

Tu as posé un pas sur la trace : la trace ne s'ajustait pas. Tu as compris ce que tu n'avais jamais vu — ce n'est pas la trace qui exige du pas, mais le pas qui

fabrique le trace : et c'est cela marcher. Tu as marché alors.

Dans cette chambre, quelques pas, tu as avancé comme en toi-même ; il y avait l'aube dehors. Il y avait toi et l'aube dehors comme deux corps séparés. Il y avait toi et l'aube dehors que tu pouvais rejoindre ; et pour la première fois dans cette vie, il y avait toi et l'aube dehors que tu vas rejoindre, tout à l'heure quand tu auras mis quelques affaires dans une valise, des livres précieux, et prononcé les paroles inutiles des départs.

Voilà : un jour, tu t'es réveillé dans ce noir-là.

Un jour comme celui-ci, tu es resté d'abord un peu à cette fenêtre, et tu as regardé l'ordre des choses évacuées dans les trottoirs par l'eau des égouts. Il n'y avait personne.

Personne d'autre que toi, à la fenêtre, *le front posé sur la vitre comme le font les veilleurs de chagrin, ciel dont tu auras dépassé la nuit* : immobile quand il n'y a plus rien d'autre à veiller que soi-même le front posé sur la vitre glacée.

Ce qui s'était interrompu n'avait pas de mot. Tu avais voulu lui en donner un, mais chacun de ces mots à leur tour s'effondrait. La vie était passée, à la mesure flottante de ces eaux propres qui descendaient les trottoirs avant le passage des hommes, aux heures d'ouverture des bureaux.

La vie était passée.

Toi, tu demeurais là pourtant, à même place.

Tu avais bâti ta maison de tes mains ; toute cette vie, tu t'étais endetté pour elle : aujourd'hui, un rapide calcul imposait ce fait longtemps accepté comme ta vie même : le jour prévu où tu auras fini de payer cette maison tomberait le lendemain de ta mort, à l'heure près. Tu vivais chez des inconnus, mais personne ne possédait cette maison que des fantômes de toi levés pour l'organisation du chaos.

Les matins qui avaient précédé ce jour-là où debout, tu regardais le jour noir, tu t'étais toujours levé à la même minute pour une tâche que d'autres pouvaient accomplir, et tu l'accomplissais pour cela, et pour eux. Demain, tu n'irais plus.

Parfois, tu allais au spectacle, et certains soirs plus que d'autres, le spectacle te ravissait ; tu y allais pour voir comment les hommes vivent dans leurs rêves, et leurs rêves te maintenaient à distance des tiens qui n'existaient que dans la nuit des yeux fermés, bien logés dans l'oubli où ils sont fabriqués, et destinés. Les rêves que tu voyais défiler sur les scènes des théâtres, tu n'y croyais que le temps du spectacle. À dire vrai, tu y allais de moins en moins — les salles étaient si éloignées de la ville, dans les banlieues où tu n'allais que pour cela, le samedi soir, ces grandes salles de béton qui ressemblent à des églises, des bibliothèques, des commissariats, des mairies, des écoles : des salles toutes semblables dans leur neutralité de verre et de lumières nettes. Tu y allais de moins en moins, mais tu choisissais davantage la pièce — tu payais pour

cela le prix des bonnes places. Au milieu des racle-  
ments de gorge, tu reconnaissais parfois le tien. Et  
puis, tu attendais quelque chose — tu attendais,  
sans le vouloir jamais, être incendié : l'incendie  
n'était pas venue. Le spectacle parlait du spectacle,  
tout cela était si décevant. Tout cela te rassurait.  
Quand tu repartais, tu en parlais un peu, parfois, tu  
avais un avis. Il ne comptait pas tant que cela. Le len-  
demain, dimanche viendrait de toute façon à l'heure.  
Il occuperait de nouveau toute la place. Les images du  
spectacle, tu n'y penserais qu'en les jugeant. Le nom  
du spectacle, lundi tu l'oubliais. Et le samedi d'après,  
un oubli chassait l'autre.

Ce matin-là, l'étrange impression mordait, l'impres-  
sion qu'elles te jugeaient à leur tour ; que le spectacle  
appelait autre chose qu'à être regardé seulement, qu'il  
disait autre chose que lui-même seulement, qu'il allait  
autre part, qu'il appelait autre chose ; et des phrases  
revenaient en toi qui disaient : *il faudrait être ailleurs.*

Soudain, le goût de cendre dans la bouche : c'est  
cela qui nommait le jour interrompu en toi. C'est cela  
qu'il aurait fallu nommer d'abord pour nommer l'in-  
terruption en toi de ce jour, et avec lui de tous les  
autres qui ne manqueraient pas de venir.

Avec le goût de cendre, était venu celui du sang —  
la douleur des lèvres mordues affluait longtemps  
après le goût de sang dans la bouche. Tu t'es étonné du  
retard de la douleur, un peu. Puis tu as craché dans ta  
bouche pour goûter le sang de nouveau et lui trouver  
un nom capable de nommer le goût de cendre, et après  
lui, l'interruption du jour, la vie passée, remonter jus-

qu'au premier mot et tout reprendre. Mais rien : le sang est venu se mêler à la salive, et tu l'as bu lentement, dans tes larmes et le parfum des cendres.

Les noms ainsi se sont effondrés les uns après les autres et l'effondrement a continué à mesure que se sont levées des barrières qui t'éloignaient du dehors, la vitre glacée sur le front, le froid que tu n'as plus senti peu à peu tant il était ton corps même trempé comme une lame dans ce froid qui t'a maintenu dans le dehors des choses.

La douleur et la joie sans rien qui les distingue.

La douleur pour cette vie arrêtée, la joie pour cette vie arrêtée. Dehors, l'aube grandissait comme un désir de mort. Cette mort qui devenait toute ta vie désormais que tu la voyais, dans les yeux, brûlée.

Tu as fait quelques pas de nouveau.

Tu auras toute ta vie pour y penser, et la vie ne suffira pas ; tu sais qu'il te faudra davantage. Tu as fait d'autres pas, franchi la pièce, descendu quelques marches, longé quelques rues, sans regarder leurs noms, juste pour avancer en toi la perte, et rejoindre, plus vite alors. Quand tu as repris ton souffle, tu t'es retrouvé dans cette gare vide, un train t'attendait, qui t'a emmené.

Il y a eu d'autres villes. Tu as marché d'autres villes.

Tu as cru possible l'impossibilité de cette vie — tu as dit : j'habite l'instant de mes pas. On

t'a regardé sans rien comprendre que ton nom. Tu as pris un autre nom. Tu as grandi ton corps dans le corps de ceux qui ont accepté ce nom. Ils n'ont été pas si nombreux. Vous vous êtes reconnus pour cela.

Tu t'étais dit alors : on appartient.

Tu as repensé quelque fois à cette aube noire des départs dans sa joie et sa douleur. Tu as tenu la joie et la douleur à distance égale de cette aube, de cette noirceur, de ces départs.

Tu es allé dans chaque ville pour chercher l'incendie de toi. Tu l'as trouvé dans certains regards, et certains cris interrompus trop tôt.

Tu es allé ainsi, jusqu'à moi.

Oui, un jour comme aujourd'hui, tu finis par arriver ici. Il est tard. Tu te dis il est si tard, je voudrais m'allonger. Tu t'allonges. Tu répètes j'ai mille ans et moins de souvenir qu'un jeune homme de vingt ans. Tu as vingt ans plusieurs fois, ton corps est plus vieux que tes désirs. Tu t'allonges. Tu recommencerais : il est tard je veux rentrer. Tu t'allonges encore davantage. Tu regardes la lumière de ce lieu et tu demandes : d'où vient le bruit que j'entends. Je te parlerais alors du fleuve. Tu dis : je veux le voir. Tu te lèverais si lentement que tu pourrais tomber à chaque mouvement si je n'étais pas là. Je te conduirais auprès du fleuve. Tu dis soudain : je veux le voir davantage. Tu te penches sur lui comme pour le boire. Tu trempe tes lèvres dans le reflet du ciel, la nuit quand on ne voit rien du ciel que des reflets dans un fleuve. Tu restes à m'écou-

ter et tu dis : je veux m'allonger ici. Tu t'allonges alors ici. Je veille sur toi et de temps en temps, tu dis : qui êtes vous. Je parlerais de ce lieu. De ceux qui s'y trouvent et se perdent, de ceux qui vont résolument ici pour perdre quelque chose qu'ils ne trouveront jamais ailleurs ; de ceux qui veulent ici voir et reconnaître l'instant de notre mort.

Je te parlerai dans la fatigue jusqu'à ce que ma voix devienne la tienne, dans le rêve.

Tu dis encore dans les soubresauts : qui êtes vous. Je te parle de ton enfant que tu n'as pas eu, avec cette femme que tu auras laissé dans ce linceul qui épousait si justement la forme absente de ton corps, cette aube-là de noirceur et de chairs mortes. Je te parle des premiers pas de cet enfant, de ses violences, de comment il t'aurait renié et accepté. Tu dis : je veux m'allonger encore. Tu es étendu là comme en ce monde quand il se termine, au lieu même où il se termine. Tu dis encore : je veux rester ici maintenant.

Moi, je te fermerai les yeux et je m'éloignerai, je jeterai un peu de terre sur ton corps pour effrayer les bêtes, et puis, une poignée de cendres. Toi, tu t'allonges longtemps ici. Je viendrai te voir parfois pour m'assurer que tu reposes.

Toi, tu répètes : je suis ici.

*Sur les derniers mots, à l'arrière, Elle s'est approchée lentement, écoutant tout, avançant, livrée à elle-même et à ce qu'elle va dire.*

*Elle est seule.*

*Elle va dire les mots dans la peur, lentement, sans affolement, dans la peur seulement de croire peut-être vrai ce qu'elle dit.*

## COMMUNIO

Les cachettes sont innombrables,  
le salut est un, mais il y a autant  
de possibilités de salut que de  
cachettes.

F. Kafka.

ELLE. —

Il y a là-bas, Monsieur, près du fleuve quand on ne le voit plus, qu'on a quitté la route puisque la route s'est arrêtée sous nos pas, mais que nos pas ont continué, plus loin que la route quand la lumière qui nous a accompagnés s'est arrêtée elle aussi derrière un nuage peut-être, il y a, Monsieur, là-bas, il faut que vous veniez voir, un charnier Monsieur, oui, de choses mortes entassées qui se dressent, des oiseaux ou des chats ; des branches ; de la terre humide et fumante ; et des corps, Monsieur, posés là en désordre dont on ne voit rien que la possibilité de corps entiers, humides et fumants et noirs ; qui crient et se plaignent, Monsieur. C'est tout près d'ici. Nous, nous sommes revenus.

*Elle s'avance davantage.*

Nous n'avons rien vu que du noir mais dans ce noir se découpait un noir plus grand encore et plus opaque, avec cette fumée noire, et ces cris noirs qui venaient à nous, et nous appelaient. Monsieur.

Nous aurions pu poser les mains sur cela ; alors nous sommes revenus.

*Silence de l'Exacteur.*

Monsieur, vous nous aviez prévenus, mais nous étions attendus ce soir, oui, alors nous avons continué ; vous nous aviez prévenus et pourtant : nous nous sommes perdus, perdus tellement. Monsieur, il faut nous dire : qui sont ceux-là dressés plus loin que la route dans le noir.

Mais ce n'est pas cela, Monsieur, qui nous a fait revenir : il nous aurait suffi de contourner un peu, même au risque de marcher sur quelque chose de plus mort encore, et de plus noir, mais non. Ce qu'il y avait, c'était cette impression que nous étions attendus, là, et les cris. Alors, nous sommes revenus.

Monsieur, il faut nous dire : où sommes-nous.

*Silence de l'Exacteur.*

Enfant, on ne me laissait jamais sortir. J'ai attendu mes seize ans pour veiller plus tard que neuf heures : je ne pensais pas que cette heure pouvait exister si longue et profonde. À dix-sept ans, onze heures commençait l'éternité ; je ne dormais plus. Je fuyais par la fenêtre. J'allais dans tous les endroits. Je regardais tout. Je ne disais rien. Je gardais cela pour moi, le soir, tard, quand je rentrais de ces endroits de nuit qui passait sans moi dans mon sommeil d'avant. Enfin, j'allais partout.

Un endroit comme celui-là, jamais.

*Silence de l'Exacteur.*

Un soir, je n'ai pas dormi de toute la nuit ; la nuit continuait encore. Après quelques heures, quand le sommeil est passé, c'est la fatigue qui fait tenir debout ; et la noirceur dans le sang ; et la hâte de voir passer des heures que personne ne voit jamais.

Monsieur, il faut me dire si c'est une telle nuit ; si je suis ici dans une telle nuit, dans la noirceur du sang et de la fatigue. Monsieur, dites-moi.

Ceux qui crient là-bas, j'ai reconnu des voix.

Monsieur, il faut nous dire, si ce lieu existe, ou si je suis perdue.

Monsieur.

*Silence de l'Exacteur.*

Il faut me dire, à moi qui ne sais rien, qui à dix-huit ans, trouve un homme et une maison, des heures décentes auprès desquelles me coucher, le long desquelles oublier les heures qui continuaient de passer — il faut me dire, ceux qui passent là-bas, et crient au dedans de moi, encore.

Moi, je n'ai pas oublié ce que j'ai vu, quand je sortais dans les endroits, que je voyais toutes ces choses passer qui ne m'étaient pas destinées, la beauté de ces

choses. J'en ai vu assez pour savoir qu'elles sont possibles.

Mais ce lieu, Monsieur, dites-moi.

Très vite, il a été trop trop tard et j'oubliais un peu ; quand je pense à ces années, j'ai tant sommeil que je m'endors immédiatement. C'est quand j'ai vu tout à l'heure la noirceur, que j'ai reconnu l'endroit, Monsieur ; que j'ai reconnu cet endroit où je ne suis jamais allée, mais que toutes ces choses passées avaient longtemps préparées en moi, par instants, de lueurs en lueurs.

Monsieur, si tous les endroits que j'ai vus, avant, parlaient de cet endroit là où nous nous sommes perdus, mais où nous sommes encore peut-être, il faut me dire, Monsieur, où nous allons, dans quel endroit nous nous sommes retrouvés désormais que le noir est autour de nous, et les voix.

Il faut me dire Monsieur, maintenant.

*Silence de l'Exacteur. Puis.*

L'EXACTEUR. —

Mais je vous l'ai dit, *déjà* ; je n'ai rien à ajouter de plus.

Vous êtes revenus.

Là-bas, il n'y a rien à voir : il n'y a rien.

Je vous l'ai dit.

*Elle s'avance. Lui crache au visage.*

*Il s'essuie le visage, lentement.*

*Elle se recule, lui tourne le dos, va parler dans la colère.*

ELLE. —

Le chien nous attendait.

Il y a là-bas, quand on s'enfonce un peu dans cette direction qu'on a prise au hasard, un grand chien, tranquille et beau, qui nous attendait ; vous le savez. N'est-ce pas votre chien. Moi, j'ai reconnu le regard, le même. Mais je ne sais pas si c'est le chien qui a le regard du maître, ou le maître qui a pris celui du chien. Peu importe n'est-ce pas. Moi, j'ai reconnu le regard, cela suffit.

Des endroits tels qu'ici, comme en rêve on s'écarte du rêve par provocation, je me souviens. Il y a du noir parce qu'on avait oublié de remplir le rêve, cela ne fait pas peur, ce qui fait peur, c'est quand on se retourne, qu'il n'y a plus personne que le rêve terminé, qui ne laisse place à rien. Qu'un grand chien, tranquille, qui nous attend, debout, immobile, et nous regarde de son regard tranquille, prêt à se jeter sur nous.

Le chien nous attendait. Il se tenait grand et n'a pas fait un mouvement quand il nous a vus. Il nous attendait, oui. Il occupait le centre de la route, impossible à contourner. Non, il n'y avait pas de route, nous allions alors dans l'absence de route, et le chien, planté là, au milieu de cette absence de route, qui nous attendait.

On ne le voyait pas. Moi, je ne le voyais pas, mais la fumée qui se dégageait de son corps noir, oui. La fumée qui dessinait la silhouette. Tout cela, on le voyait bien, oui. Il ne bougeait pas. On ne pouvait pas faire demi-tour sans lui offrir notre corps, sans l'insulter et lui donner l'occasion de nous attaquer : sans donner raison à l'attaque. Il n'a pas eu besoin de cela pour se jeter sur nous.

*Elle se retourne.*

Dites-moi : où sommes nous ; maintenant.

Ce que vous voulez de nous.

L'EXACTEUR. —

Mais rien d'autre.

*Silence.*

ELLE. —

Nous ne partirons pas d'ici, n'est-ce pas.

L'EXACTEUR. —

Non.

*Silence durant lequel ils se regardent, tournant peut-être l'un autour de l'autre en sens inverse.*

*Puis elle se jette sur lui, comme elle le peut ; il l'évite d'un pas ; elle s'effondre. Il n'a pas un regard sur elle.*

*Alors, au fond, approchant lentement, manteau à la main, chemise tachée de sang.*

LUI. —

Monsieur, qu'avez vous fait de nous ?

Nous sommes perdus. Nous avons marché longtemps dans le vent, au hasard, et nous nous sommes perdus : longtemps nous avons marché comme s'il y avait la route, puis nous avons marché comme s'il n'y avait plus de route, mais cela ne changeait rien, nous marchions toujours dans le même hasard levé sous le vent, et nous ne reconnaissons plus rien, de toute cette nuit autour dans laquelle nous nous sommes perdus.

Il aurait fallu vous écouter, sans doute, quand on demandait la direction et que vous répondiez : le vent. Quand on demandait la ville et que vous répondiez : le hasard. Quand je vous demandais de l'aide et que vous me répondiez : le fleuve. Le fleuve, nous l'avons longé sur des kilomètres de vie, perdue ; il n'y avait alors que du vent, et nous nous sommes égarés, au hasard de cette route qui disparaissait à chaque pas.

Enfin le vent est tombé devant nous, et la route a disparu entièrement.

*Silence avant de crier.*

C'est quand vous m'avez parlé de clé, tout à l'heure, monsieur, que j'ai su, mais je n'ai pas compris. Oh, maintenant, nous revenons, et je vous demande, simplement, avec toute la bienveillance du monde, de me rendre mes clés.

*Plus calme, faussement calme.*

J'ai fouillé mes poches, tout à l'heure, après vous avoir quitté, et je n'ai rien trouvé. Je les dépose toujours, voyez vous, dans la poche intérieure de ma veste. Elles ne s'y trouvent plus. C'est incompréhensible. C'est incompréhensible, et pourtant,

*Il montre sa veste, l'ouvre à bout de bras, devant sa chemise inondée de sang.*

voyez.

*Il la tend à bout de bras.*

*Dévoile son ventre arraché, rouge.*

Monsieur, je ne vous ai pas écouté, c'est vrai, parce que cet endroit est terrifiant, et que je n'ai connu dans toute ma vie que des lieux que je connaissais déjà, des villes, avec des routes et des maisons comme dans toutes les villes : je ne sais pas quel écart j'ai fait sur la route pour me retrouver ici, ce lieu terrifiant où vous nous avez conduit, un seul pas a suffi, je crois, pour s'écarter, et marcher dans des endroits de terreur où vous nous avez conduits ; le chien était là, le chien était là qui cherchait quelque chose qui ne m'appartenait pas, dans mon ventre, et maintenant qu'il l'a trouvé, qu'il est parti avec cela dans sa gueule, je n'ai plus rien d'autre en moi que l'envie de rentrer, et de m'allonger dans mon lit, et de dormir un peu, oui, je voudrais dormir un peu, me reposer.

*Il s'assoit; ne le regardera plus.*

Je vous prie, je me tiens devant vous sans rien demander que votre faiblesse, celle de m'accorder, sans discuter, ma clé, afin que je rentre chez moi.

*L'Exacteur ne fait pas un geste.*

Monsieur, je veux rentrer chez moi, désormais ; je suis fatigué maintenant, et si vous ne me rendez pas ma clé, je serai dans l'obligation de rester ici jusqu'à ce que vous me la rendiez, voilà.

Et j'ai de la patience, Monsieur.

*Il s'allonge, lentement, tout en parlant.*

Je suis fatigué mais je ne partirai pas sans mes clés, je vous préviens.

*Silence, immobilité de tout.*

Il fait chaud soudain, n'est-ce-pas, c'est encore la nuit mais j'ai l'impression que le vent qui souffle sur moi me brûle comme en plein désert, vous le sentez aussi ?

L'EXACTEUR. —

Il n'y a pas de vent.

LUI. —

*Il retire tout à fait sa chemise, maculée, qu'il plie soigneusement et jette loin de lui.*

Pas de vent, vraiment ?

L'EXACTEUR. —

Dans les déserts, les nuits sont glaciales.

LUI. —

Glaciales, vous êtes sûr ?

*L'Exacteur s'éloigne alors de lui, lentement, sans bruit, s'approche de la chemise qu'il ramassera.*

*Lui, il parlera de plus en plus faiblement, se recroquevillera peu à peu.*

Vous avez sans doute raison.

C'est cette lumière, posée ici sans qu'on la voie, qui détraque tout ; et c'est le bruit de l'eau, là-bas, qui embrouille l'esprit ; et les cris du chien, plus loin encore, qui recouvrent tout cela ; et...

Mais si vous me dites qu'il n'y a pas de vent, je vous crois ; seulement, j'ai chaud, tellement ; et soif ; et je suis fatigué, monsieur, si fatigué, que je ne vous le redemanderai pas mille fois...

Alors, voilà ce que je vous propose.

Je vais me retourner, quelques instants, m'assoupir légèrement, et quand je me relèverai, je trouverai à côté de moi : ma clé ; et je ne vous dirai rien, ne vous réclamerai rien : ni procès ni querelle : ainsi, nous serons quittes. Et je pourrai partir.

Voilà ce que je vous propose.

Faisons cela en silence et dans le noir, comme des gens civilisés ; faisons cela sans se voir, et sans rien entendre de l'autre que son éloignement : je sais que nous nous comprenons. Je sais que nous nous entendons parfaitement.

*Plus faible encore, s'il était possible, dans le plus grand silence.*

Et vous serez aimable de demander à votre chien de se taire, c'est fort désagréable ; ces hoquets, cette ivresse des cris, comme s'il prenait peur à ses propres cris et qu'il criait contre les cris qu'il pousse, c'est infernal, proprement infernal. Dites-lui, je vous prie, de cesser, et de me laisser tranquille.

*Plus faible encore, s'il était possible.*

Dites-lui, je vous prie de cesser, que je n'ai rien à lui, que je n'ai rien, que je ne suis pas là, que je vais bientôt être encore moins là, que je ne fais que passer sur cette route qui est autant à lui qu'à nous, que je vais bientôt passer, qu'il ne faut pas crier ainsi, que je m'en vais, maintenant que je reconnais la route, qu'il faut me laisser tranquille, qu'il n'a pas à avoir peur, non, qu'il n'a pas à avoir peur, et qu'il doit me laisser partir d'ici, qu'il n'y a aucune raison d'avoir peur,

*Dans la voix affaiblie de ces derniers mots, l'Exacteur s'est approché, dans la main, il tient la chemise de l'Homme, que celui-ci avait jeté au loin, et il la pose au moment du dernier mot sur son visage, d'un geste sec, précis, tendre, qui le fait taire définitivement.*

*Elle, toujours allongée, se cache le visage.*

*À l'opposé, entre le Jeune Homme, ruisselant ; il porte la Jeune Fille dans ses bras, inerte, le visage renversé ruisselante davantage.*

*Il marche lentement, tête droite. Il ne regarde rien.*

*Murmure de mots inaudibles.*

*Il va au centre. Toujours dans son murmure ; peu à peu, cela forme une psalmodie.*

*Le corps de la Jeune Fille renversé, aux vêtements trempés, longs cheveux comme une corde, sur lui ne pèse rien.*

*C'est une berceuse. Murmures monocordes.*

*Au centre exact du lieu, tout près du corps de l'Homme, il la dépose lentement, comme si elle dormait.*

*Il la regarde.*

*Se penche sur elle, et la retourne alors, pour que son visage soit contre le sol.*

*Il la regarde de nouveau, en s'écartant.  
Puis il parlera.*

LE JEUNE HOMME. —

Il n'y a rien à dire.

Ne dites rien.

Ne parlez ni du gué, ni de la profondeur du fleuve, ni de rien ; n'effleurez pas d'un mot, d'une pensée, son corps à elle, jamais : l'idée de son corps à elle ici, maintenant vous est interdite, vous m'entendez ; ne dites rien qui puisse la mélanger à votre parole, ja-

mais ; il n'y aura plus rien à dire, maintenant ; il n'y aura désormais que son corps à elle pour interdire tout le reste ; il n'y aura plus que son corps rempli d'eau, dès qu'il a été plongé dans le fleuve, immédiatement comme un grand vase, rempli quand elle est tombée de moi ; mais ce n'est pas moi, non, qui l'ai faite tomber, moi, j'ai trébuché dans l'eau et le sol s'est dérobé, elle m'a échappé une seconde, l'espace d'une seconde et cette seconde-là a suffi ; toute une vie longue à bâtir qu'une seconde suffit à emporter ; il n'y aura rien à dire, moi, je ne sais rien, une seconde seulement, je pourrais dire cette seconde-là, peut-être, où j'entendais encore sa voix me guider, moi, la tête à peine hors de l'eau, et elle sur mes épaules, l'eau au niveau des lèvres de sorte que je ne pouvais rien dire, mais je l'entendais encore, rire, qui lançait ses cailloux n'importe où, au hasard, qu'elle comptait, un deux trois cailloux ici, quarante-six quarante-sept quarante-huit cailloux là, et au millième, je trébuchais ; dans son poing serré elle tient encore le mille et unième caillou, impossible de lui arracher maintenant c'est trop tard, j'ai essayé (mais n'essayez pas, où je vous tue) ; je l'ai sorti de l'eau si rapidement, je pensais qu'elle ne s'en serait pas rendu compte, de l'eau, et du froid, mais j'ai bien vu, immédiatement, que c'était trop tard, que le froid l'avait tout prise, alors je l'ai amenée ici, mais je ne sais pas pourquoi, non, je ne sais pas pourquoi, je devais avoir mes raisons, je ne m'en souviens plus, j'aurais peut-être dû la laisser dans le fleuve, la laisser rejoindre la mer plus loin, après le fleuve, et plus loin encore, la laisser reposer quelque part pour qu'on ne la retrouve jamais, qu'on ne la voit plus jamais, elle aurait peut-être gagné des terres de l'autre côté de la mer, on ne l'aurait pas reconnue, peu

importe, j'aurais dû faire cela ; je pensais trouver de la terre, ici, mais il n'y a que de la poussière et des feuilles mortes, on n'enterre pas quelqu'un qui vient de se noyer avec des feuilles, des branches et de la poussière, dans la nuit le corps les absorbera, je crois. Alors, comment faire maintenant.

*Il la regarde.*

Je n'avais jamais vu de mort. Je n'avais jamais vu de regard mort. Sur la rive devant son corps mort, je me disais : personne ne me regarde dans les yeux ; là-bas dans ma vie on me regarde toujours à peine de bas en haut, et les yeux me fuient : alors moi aussi, j'avais refusé qu'on me regarde dans les yeux. Sur la rive, là-bas, j'ai posé son corps mort sur le dos pour la réveiller, et ses yeux morts se sont ouverts sur moi soudain. Est-ce qu'on reconnaît ce regard quand on le voit ? Est-ce qu'un regard comme celui-ci existe ? Comment en retour adresser un regard qui pourrait lui répondre ? Comme dire, je te regarde aussi ? On ne peut pas. Je suis resté longtemps comme cela ; devant ce regard, on sait bien qu'on est seul ; on sait bien qu'on le restera ensuite, toute la vie, seul comme ça, non pas des autres, mais de soi-même, c'est ce que je me suis dit, sans rien comprendre ; devant un tel regard, on est exclu, on ne regarde que son propre regard, et on reste en dehors de tout : je suis resté si longtemps, puis je suis revenu, les chiens autour s'approchaient.

*Il la regarde. Se met à genoux, tout près d'elle. Viendra lui caresser les cheveux, comme pour les coiffer.*

Je ne sais même pas son nom. Elle me l'aurait dit après le fleuve, elle me l'avait promis.

*Il la coiffe encore, lentement.*

Quand je lui demandais son nom, elle répondait qu'elle ne se coupait les cheveux qu'une fois par an, et elle-même. Qu'il fallait que je devine le jour.

Je l'insultais. Elle, elle riait, elle disait que je ne savais rien. Elle disait qu'elle me montrerait, qu'elle saurait me montrer.

Moi, j'avais froid, je voulais seulement me réchauffer à elle. Elle riait.

*Il sort son couteau.*

*Lentement, lui coupe les cheveux.*

*Alors, sans lever la tête, tout à sa tâche.*

Monsieur, puisqu'il n'y a pas de terre ici, mais que de la poussière et des feuilles, je vous demanderai un briquet, ou n'importe quoi, pour mettre le feu à son corps, cette nuit.

Puisqu'il n'y a rien ici, où l'on pourrait la protéger des chiens, et de la police, qui viendra, et des explications, qu'on me demandera alors que je ne sais rien, qu'il n'y a rien à savoir ni rien à dire, et puisque j'ai si froid de l'eau du fleuve et de l'avoir portée, d'avoir été baigné à elle aussi comme je la portais jusqu'ici, je vous demande du feu, rien qu'un peu de feu, pour elle et pour moi.

*Il a, dans les mains, les cheveux coupés de la Jeune Fille.*

*Il se redresse, jette quelque part le couteau.*

*Se retourne vers l'Exacteur, qui ne dit rien.  
Alors, le Jeune Homme hurle.*

Vous nous avez laissés nous noyer dans le fleuve, et maintenant vous nous laisserez ainsi, morts sans pouvoir l'être dans la terre, dans l'eau, ou dans les cendres froides : cela ne vous suffit pas de nous savoir morts, il vous faut encore que nous soyons morts de cette mort là aussi, n'est-ce pas ?

*La Femme se relève enfin, et vient près de lui.  
Elle lui prend la main, le Jeune Homme se laisse faire.*

ELLE. —

Puisque vous nous avez laissés nous perdre, que nous sommes revenus ici sûrs de ne jamais plus de nous-mêmes retrouver la sortie, que vous ne nous réclamez rien, que vous n'attendez rien de nous, que vous vous taisez en comptant les corps, dites-nous un mot, un seul au moins, qui pourrait nous préserver des chiens, du fleuve, et de ce vent qui nous perd, dites-nous.

*Le vent se lève, il pleut.*

## ABSOLUTE

Dans le duel entre toi et le monde, assiste le monde.

F. Kafka.

L'EXACTEUR. —

Vous êtes venus ici jusqu'à moi qui n'ai rien demandé, rien obtenu que vos refus à tous, vous qui cherchez quelque chose que j'avais *pourtant*, et que je vous tendais avec bienveillance, avec tendresse : maintenant, vous avez une dette envers moi, née de votre refus d'honorer mon offre en l'acceptant : et je l'exige désormais avec la même tendresse et la même bienveillance, mais sans la patience. Certains d'entre vous l'ont payée, ceux qui demeurent refusent encore, le paieront, c'est ainsi.

LE JEUNE HOMME. —

Une dette ? Mais de quoi ?

ELLE. —

Oui, une dette pour quel acompte ? Et de quel droit ?

LE JEUNE HOMME. —

Moi, je ne vous dois rien.

ELLE. —

Ni moi non plus.

L'EXACTEUR. —

Peu importe ce que vous pensez me devoir, et de quel droit ; vous êtes passés ici, êtes entrés ici, avez voulu traverser ici pour rejoindre plus loin ce que vous vouliez rejoindre et n'aurez pas pu entrer, ici, ni sortir sans moi, et ce droit de passage, qui le paiera, que vous ? Ici, où j'étais et me tenais avant votre venue, où je me tiendrai bien après vous, ici on ne passe pas sans en payer le prix qui est la juste mesure de ce passage, de ce côté du noir, à l'autre noir là-bas, qui s'en va. Vous n'avez jamais entendu parler de cela ?

*Silence ; la lumière commence à se lever, la pluie continue de tomber, et ce double mouvement contraire produit cette brume fine comme un rideau qui enveloppe tout.*

LE JEUNE HOMME. —

Non. Jamais. Nous refusons.

ELLE. —

*Elle s'avance pour se placer tout à côté de lui, elle répète.*

Oui, nous refusons.

*L'Exacteur d'une part, le Jeune Homme et la Femme d'autre part, parlent à travers cette brume et par-dessus les corps de l'Homme et de la Jeune Fille allongés sur le sol.*

*En retrait, toujours assis, le Vieil Homme aveugle, au milieu de ce gouffre, toujours là, au pied de l'arbre, écoutera.*

L'EXACTEUR. —

De mourir, vous avez été incapables tout ce temps comme vous l'avez été de vivre ; et de vivre, vous n'avez eu ni assez de peine ni assez de force pour cela, tout juste le souffle dans vos poumons que vous recrachez comme un poison jusqu'au dernier extrait, et alors ?

Moi, je suis là avec l'antidote de la vie et de la mort, et vous n'êtes pas capables de le reconnaître, vous le refusez comme des enfants dont on honore pourtant la promesse, et qui refusent par habitude et ignorance, ou pour se construire l'illusion d'eux-mêmes, celle qui pourrait leur faire dire : voilà ce que je suis, je dis : non. Et alors ?

Oh, vous n'êtes pas en mesure de refuser ce que je vous ai proposé, mais vous refusez sans savoir quoi comme si vous aviez encore quelque chose à sauver, quelque chose de vous qui serait important, qui justifierait que le monde passe encore, mais le monde passe, sans vous, regardez en moi ce qu'il passe, et admettez-le, au lieu de dire : non, je veux continuer à *n'être pas mort*.

Il n'y a pas de question de vie et de mort, ici, de mot à dire en échange de quelle révélation, de route à prendre où se perdre, se retrouver, toutes ces vieilles lunes : vous êtes ici pour que je vous dise cela : que vous me devez votre vie, c'est ainsi.

Ce que vous avez perdu en route s'est confondu avec la route, désormais vous n'avez plus rien à perdre — déposez tout ce que vous n'avez pas devant moi : l'orgueil, la colère, la folie, la vie, la mort ;

moi, je m'en charge pour vous, parce que je suis ici pour cela et pour vous, moi je porterai tout cela plus loin, irai l'enterrer pendant que vous allongerez vos corps dans les feuilles et que la pluie boira lentement sur votre peau la fin de toutes ces choses, oui moi, moi *seul*, serai occupé à faire lever le jour sur cela, parce que je suis ici pour cela : et pour vous.

Voilà le mot que je vous dirai, celui que vous me direz en retour, le mot que je vous ai déjà dit : ne fuyez plus, vous êtes arrivés là où quelqu'un vous attendait pour dire : vous êtes arrivés, n'allez pas plus loin — je vous le dis dans l'amour de ce geste ; plus loin, il n'y a rien pour vous que le monde entier refusé à vous ; plus loin, il n'y a rien que la fin de ce monde bâti *désormais* de l'absence de vous ; oui, plus loin, c'est comme dans les anciennes cartes, les bords du monde s'ouvrent, les eaux se répandent dans le vide, les bateaux tombent quelque part qui n'existe pas, plus loin, cela n'existe pas, il n'y a qu'ici *désormais*. Dites-le, moi, je viens vers vous recueillir ce mot.

LE JEUNE HOMME. —

Frappez si vous le voulez, nous ne comprenons rien à vos paroles. Nous sommes ici pour partir d'ici, c'est tout. Vos pièges, vos ruses, vous pouvez les arranger comme vous le voulez avec des mots qu'on ne comprendra pas, des tournures qui cachent mal des intentions obscures mais nettes, qui se laissent voir clairement comme de la noirceur plus prononcée dans une nuit noire. Frappez, moi je suis prêt. Prêt à frapper en retour et non pas accepter les coups.

ELLE. —

Si quelqu'un doit quelque chose ici, c'est vous : ces deux corps-là, qui paiera pour eux ? Quel autre corps répondra de ces corps-là, si ce n'est vous ? Moi non plus, je n'ai pas peur d'être frappée, et je frapperai en retour, moi aussi. Moi je n'ai plus peur maintenant que je sais où nous sommes, et de quelle matière sont faites vos paroles cachées, et vos demandes incompréhensibles. Mais on n'a pas besoin de les comprendre pour les voir, non : nous les voyons, et nous sommes prêts pour les recevoir sans rien accepter. Non, on ne se laissera pas faire.

L'EXACTEUR. —

*Il criera, en désespoir de cause.*

Que je meure si je ne vous arrache pas le mot que je cherche ; je suis là depuis si longtemps et ceux qui passent ici passent, ici, sans rien laisser que leurs corps, parfois, leurs manteaux, leurs passés inutiles dont ils se dévêtent comme de vieilles photos de soi qui n'ont plus rien de commun avec le visage, et pourtant les abandonnent avec ce qu'il faut de regret pour qu'ils exigent qu'on les plaigne.

Que je meure et pourrisse si vous restez là, inutiles comme les autres à dire comme les autres, expliquer les raisons de votre venue par la cause ; votre arrivée là par le lieu d'où vous venez ; votre désir de partir d'ici par la lumière qu'il fait plus loin : mais dites-moi au lieu de tout cela qui ne dit rien, sauf comme à l'aveugle la chaleur pour expliquer le jour ; sauf au sourd-muet le souffle sur le visage pour expliquer la voix ; sauf à quelqu'un comme moi l'origine pour expliquer la fin — toutes choses que l'on sait mieux

que vous et qui coûtent l'effort de le dire et la peine de l'entendre : non dites-moi plutôt, à l'aveugle que je suis, le soleil regardé en face et la hauteur des ombres pour me raconter la lumière ; au sourd-muet que je suis la brûlure dans la gorge une fois que l'on se tait après les mots que l'on entend quand on les prononce et défigure ; à celui que je suis, la soif de partir, la colère de n'être pas ailleurs, la faim des routes avalées pour en finir avec elles.

Dites-moi, que je meure, oh ! que je meure si vous ne me dites pas ce que vous devez me dire : la vie sur vous vaut-elle que vous vous acharniez sur elle pour vouloir prolonger la fatigue, et la soif et la faim, la lumière sur vos visages qui ne peuvent la voir, et les mots que vous prononcerez sans en avoir honte ?

*Il se calmera peu à peu.*

Je ne vous empêche pas d'aller, je ne vous interdis rien : ceux que vous rencontrerez en me laissant n'auront pas comme moi le goût de parler et de retarder les choses pour le simple plaisir de le faire. Non. Ceux que vous rencontrerez auront la dignité, eux, de vous faire cette grâce, d'interrompre la honte, celle que vous traînez avec vous parce qu'elle s'est posée un jour sur votre corps et votre visage et que vous ne savez pas vous en débarrasser, la honte que vous ne voyez même plus.

*Il se penchera sur les corps allongés.*

J'aurais cherché à travers tous ceux qui sont passés ici à les sauver d'eux-mêmes, peut-être : à inter-

rompre en eux — quoi ? : l'instinct de survie, je crois, pour qu'il ne reste de l'instinct et de la survie que le regard premier, sans souillure, sans rien qui puisse faire obstacle à nos corps entre leur désir et le mien, de passer.

J'aurais cherché et je n'ai pas trouvé.

Moi, je suis là depuis toujours pour cela — faire passer d'un côté à l'autre, et trouver les endroits intérieurs des passages entre eux et moi ; faire passer et demander en échange qu'on l'accepte ; demander qu'en échange on reconnaisse, oui, que cette vie est impossible ; que l'histoire est passée et qu'elle ne reviendra plus, qu'il s'agit de la rejoindre, là où elle est maintenant.

Moi, je me suis posé là parce que sans doute je l'ai compris, même si je ne me souviens pas du jour où j'ai compris cela : dans l'attente de ceux qui passent, j'aurais voulu qu'un vienne et dise, j'accepte aussi : j'accepte cela, oui : que l'histoire est passée, que plus rien ne nous concerne plus ici, que l'organisation du monde est dérisoire, qu'il n'y a que des corps qui vont, dans le noir, chercher d'autres corps pour passer une vie à la passer, non : nous n'avons pas besoin de toute cette honte de l'histoire que nous n'avons pas, et de ce noir ; il n'y a que le passage : moi, je suis là pour l'offrir.

*Il découvrira les corps, de l'Homme d'abord.*

Habiter quelque part, être mis à demeure, croire que l'histoire continue ?

*Puis de la Jeune Fille.*

Fonder une ville, partir, croire encore que l'histoire s'invente ?

*Il lance de la terre sur eux, négligemment.*

Que je meure, si je vis encore en tous ces mensonges.

*Silence.*

*Il se redresse, immense.*

Moi, j'accomplis ma tâche.

On vient ici parce que l'on s'est perdu.

Et il faut se perdre longtemps pour arriver ici, il n'y a pas de scrupule à avoir.

On vient ici pour moi.

Parce que je suis seul ici, parce que je suis le dernier ici, à être seul vraiment, à l'accepter.

On vient ici pour passer, et je fais passer.

Je demande en échange qu'on accepte aussi : la honte ; les cris des chiens, les diagonales des courants marins ; les tas de morts sur lesquels on a bâti lentement ce monde et sont le sol sur lesquels nos pas se posent comme sur la certitude la plus ferme et la seule ; les désirs inaccomplis ; les comptes ; les acquittements ; les marchés conclus et le viol de ces pactes, comme des vierges ne rêvant que de cela pour se venger des hommes ; les injustices proclamées au nom de la justice ; les États dressés comme des chiens les

uns contre les autres pour fabriquer la paix ; les monnaies qu'on échange comme des coups ; les coups, qu'on ne monnaie plus ; les guerres qu'on fait pour une raison qui nous a échappée ; les ennemis qu'on tue sans jamais les voir ; les théâtres d'opération enterrés sans public et sans acteurs ; les Jeunes Hommes comme vous qui refusent parce qu'ils ne savent pas encore ; les Femme comme vous qui refusent parce qu'ils ne savent plus vraiment — mais quoi ? Quoi ?

Je vous demande d'approcher, d'accepter de ne plus refuser enfin, et de me dire : oui, je cède ici et maintenant, parce que je suis venu pour cela.

Dites-le, maintenant.

ELLE. —

*S'approche, regarde l'Exacteur, recouvre les corps, et recule. Elle fait silence, puis, dans le silence :*

Je pose les yeux sur vous. Je vous regarde, mais je ne vois rien. Je voudrais vous haïr, mais je vous plains trop pour cela. Alors je dirai seulement que je vous plains.

LE JEUNE HOMME. —

Je n'ai pas mon couteau pour vous dire ce que je voudrais vous dire, alors moi, je me tairai simplement.

*Il ramasse quelques boucles de cheveux coupées tout à l'heure.*

Mais avant de me taire, je me souviens maintenant. Elle me parlait dans sa marche, de cette ville qu'il faudrait fonder, pas pour la ville elle-même, ni pour nous,

mais pour recommencer quelque chose de nos mains qui ne doivent qu'à nos mains le rêve qu'elle fera sur nous et de nous longtemps après notre venue. Elle me racontait les îles qui sortaient de l'eau, parfois, des volcans qui se formaient à la surface et n'appartenaient à personne, des îles grandes comme un quartier, quelques rues, trois maisons. Est-ce que l'histoire est passée là-bas aussi ? Non. Est-ce que la vie est impossible là-bas aussi ? Non.

Moi, je ne sais rien ; je n'ai rien appris ; l'histoire dont vous me parlez, je sais bien que les livres en sont pleins ; moi, je ne lis pas. Moi je n'ai pas de souvenirs. Aucun. Mes premiers souvenirs viennent de ce soir, la nuit que nous avons marché ensemble, toute la nuit. Les derniers seront ceux-là aussi, je le sais bien. Elle me l'a dit aussi.

Je vais me taire donc, parce que je n'ai rien à dire, rien à vous donner que le couteau que j'ai perdu quelque part ici, je ne le trouve pas, rien à vous offrir, rien à accepter : elle me disait : toi, tu n'as rien, tu n'es rien du tout ; c'est pourquoi je t'ai choisi. Je l'insultais sans comprendre.

Maintenant, je comprends, et je veux bien vivre de cela. Moi, je n'ai plus que cela, les mots qu'elle m'a dits et que je porte comme vous portez votre poids, comme votre jambe vous porte, pas la morte, l'autre.

Je n'accepte rien de vous, parce que je n'accepterai plus rien de personne, maintenant que je prends ce corps.

Je n'accepte rien d'autre que cela : parce que le corps seul demeure désormais que je me souviens d'elle.

*L'Exacteur s'approche.*

L'EXACTEUR. —

Bien.

*Silence dans lequel il s'approche davantage.*

*Ils ne reculent pas.*

Savez-vous quel est le nom que l'on donne à ce lieu ? Il n'en a pas. Pourquoi ? Parce qu'on ne donne pas de nom aux lieux qui n'ont pas d'usage connu, aucune fonction, aucun but conçu selon cette vie. Alors ici, on est passé vite sur le nom, on est passé tout court, on n'a rien dit. Mais le lieu existe, qu'en faire ?

*Silence.*

Savez-vous comment on appelait les tombeaux, quand il y avait encore des tombeaux à nommer, ici-bas ? Non ?

ELLE. —

La pluie s'est arrêtée.

LE JEUNE HOMME. —

Elle me parlait dans notre marche, me disait ces choses que je ne comprenais pas et qui reviennent vers moi comme après le froid, la chaleur qui fait rebattre le sang dans les mains, et la douleur du sang, comme

on éprouve de nouveau chaque doigt, battre violemment dans chaque doigt ; elle me disait dans la marche, ces choses que je prenais pour sa folie qu'elle inventait pour moi, pour me faire aller et pour que j'y croie, et à chaque pas : lève la tête. Je m'en souviens maintenant, je comprends.

L'EXACTEUR. —

Les tombeaux — avant que cela ne devienne ces formes mortes, discours qu'on écrivait pour les morts, c'étaient de véritables places fortes, oui, qui portaient un nom ; vraiment vous ne le connaissez pas, ce nom ?

*Silence.*

ELLE. —

La pluie s'est arrêtée maintenant, et la lumière revient un peu.

LE JEUNE HOMME. —

« [...] Lève la tête, tu ne verras jamais en face de toi que le soleil et la mort reculer à chacun de tes pas. [...] »

*Il s'éloigne*

*Le Vieillard en retrait s'empare du couteau laissé dans un coin.*

L'EXACTEUR. —

Vous ne partirez pas.

*À l'aveugle, mais précisément, le Vieillard frappe l'Exacteur, qui tombe, sans cri.*

*Elle et le Jeune Homme le regardent tomber.*

ELLE. —

Je pars avec vous.

LE JEUNE HOMME. —

Je ne sais pas où je vais.

Là-bas, c'est le fleuve ; derrière, la ville.

ELLE. —

Et là, les charniers ; là, le chien.

LE JEUNE HOMME. —

Et par là ?

ELLE. —

Je ne sais pas.

LE JEUNE HOMME. —

Par là, alors.

ELLE. —

Oui, par là.

LE JEUNE HOMME. —

Oui.

*Ils sortent, sans un regard.*

*Reste le Vieux, au milieu, qui a jeté le couteau.*

*Il regarde longuement, avec ses yeux morts, le plateau nu, les corps sur le sol levé par le vent, les feuilles qui ne les recouvrent pas assez, la poussière et la cendre qui s'effacent ; puis autour, l'espace qui cerne tout cela et ne se termine jamais, se prolonge plus loin dans la lumière qui commence ; enfin, le Vieux regarde devant lui longtemps pendant que le noir se fait.*

*On entend le fleuve, là-bas, qui continue de passer.*